



David Peace

A l'occasion de la parution de « GB 84 » – le récit de la « guerre » qui opposa Margaret Thatcher aux mineurs anglais –, rencontre avec un écrivain exigeant. Page 8.

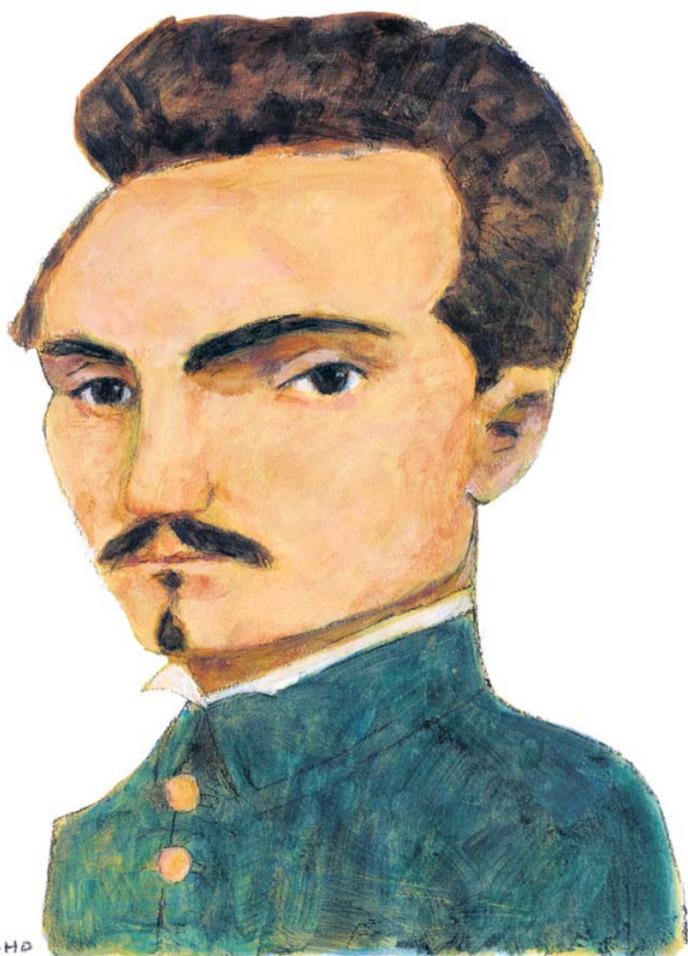
Théâtre

« Grande et petite histoire de la Comédie-Française », de Maurice Lever ; le théâtre complet de Michel Vinaver, et une sélection d'ouvrages. Page 7.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 7 juillet 2006



IPPOLITO NIEVO POUR L'AMOUR DE LA PISANA

« Confessions d'un Italien » est un somptueux roman, passionné et visionnaire, dans l'Italie du XIX^e siècle. Littératures. Page 3.

Des nouvelles du bizarre

Après tout, qu'est-ce que le bizarre ? Une entorse à l'ordinaire, ou bien l'ordinaire lui-même poussé dans ses derniers retranchements ? Pour qui l'observe avec attention, le monde est un chef-d'œuvre d'étrangeté : une véritable caverne d'Ali Baba de comportements tolérés, admis, encouragés, voire prescrits, et pourtant carrément loufoques. Avec attention, certes, mais aussi un soupçon de mauvais esprit, doublé d'un penchant satirique et d'un certain sens du tragique – toutes qualités que l'on trouve en quantité chez Tom Coraghessan Boyle. Né en 1948, auteur de romans (dont *America*, paru chez Grasset, prix Médicis étranger en 1997) et de très nombreuses nouvelles, T. C. Boyle est au mieux de son talent dans la forme courte. C'est sa mesure, semble-t-il, celle en tout cas où s'exprime, avec un humour plein de cruauté, l'acidité du regard qu'il porte sur le monde en général, et l'Américain en particulier.

On le sent là, dans l'ombre, l'auteur de ces drôles d'histoires publiées entre 1972 et 2000 dans différentes revues américaines : méchant, à coup sûr – ne rit-il pas des certitudes et des angoisses de son prochain ? – pessimiste et incroyablement juste, à faire froid dans le dos. Comme un autre écrivain de langue anglaise, J. G. Ballard, T. C. Boyle se comporte à la manière d'un savant machiavélique, dans un laboratoire aux dimensions de la planète. Les humains sont ses souris blanches, leurs sociétés ses cages : il suffit de détraquer un seul des innombrables rouages qui font

tourner leurs machines, pour que tout s'emballer et dérape. Le dérèglement peut être parfaitement vraisemblable ou tout à fait fantastique (dans « Pluie de sang », la nouvelle la plus ancienne, il pleut de l'hémoglobine à seaux), le résultat n'en est pas moins terrifiant.

Voyons. Que se passerait-il pour les rares survivants d'une foudroyante épidémie de fièvre Ebola ? La question n'est pas neuve, presque aussi vieille que l'angoisse elle-même. Et la réponse guère de nature à rassurer : errant dans un monde vide, dont tous les ressorts habituels sont casés (esprit de compétition, appât du gain, sentiment religieux, peur de la sanction et même désir de créer : « *Maintenant, je me demande à quoi bon poursuivre, s'interroge un universitaire qui s'apprêtait à écrire son autobiographie quand la catastrophe est survenue – tous les éditeurs sont morts. Même chose pour les agents, les critiques, les libraires et le grand et sympathique public qui achète les livres. Ecrire n'a plus de sens.* »), les personnages d'« Après le fléau » découvrent que les sentiments les plus humains n'ont pas disparu en même temps que l'humanité : le désir, la gentillesse à l'occasion, mais aussi l'égoïsme et la méchanceté brute, quand ce n'est pas la perversité.

25 HISTOIRES BIZARRES de T.C. Boyle.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis), par Robert Pépin, Jef Tombeur et André Zavriew, Grasset, 412 p., 21,90 €.

Jamais de morale, dans ces récits dont beaucoup ne comportent même pas de fin spectaculaire. Juste des conclusions plus ou moins ambiguës, qui laissent au lecteur le soin de composer avec ses propres doutes. Que fera finalement le cuisinier en colère, dans l'hilarant (et cinglant) « Appel des profondeurs » ? (Boyle imagine une mutinerie de l'équipage vieillissant de la *Calypso* contre un commandant Cousteau atteint de « *démence sénile* », qui refuse de revenir à terre.) Impossible de savoir.

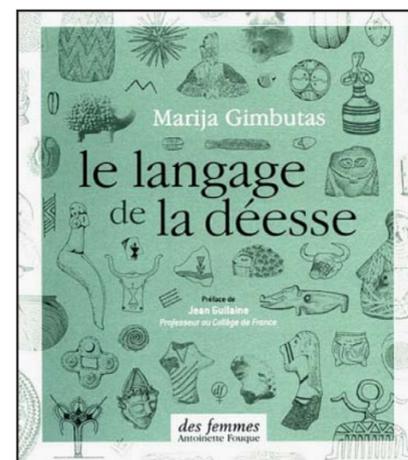
D'une histoire à l'autre, pourtant, se dessine une géographie des tares occidentales. Cela va de la dépendance à l'automobile (« Le grand garage » est un joyau) à la télé-réalité, en passant par les mille et une façons de démolir l'environnement. « En haut de la chaîne alimentaire » met magnifiquement en scène les conséquences ubuesques d'une gigantesque pulvérisation de DDT sur Bornéo, justifiée jusqu'à l'absurde par l'Américain qui en est le responsable : « *Nous avons fait de notre mieux pour répondre à leurs besoins et parvenir à notre objectif au plus vite et au plus direct et efficace des moyens dont nous disposions.* »

Sans compter la fâcheuse propension à considérer que le monde entier n'est qu'un produit, transformable et commercialisable à volonté. « *Vous êtes l'Audi* », lance la réceptionniste du « Grand garage » au malheureux héros qui dit lui-même : « *Cette voiture est ma vie, je respire par elle.* » Bizarre. Vous trouvez ? ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

Marija Gimbutas

Préface de Jean Guilaine
Professeur au Collège de France



l'écriture première, le langage de l'Autre

Le lecteur français peut enfin découvrir l'opus majeur d'une archéologue d'exception. *Le Monde*

Une étude de référence accessible et complète. *Sciences et vie*

... l'univers mental des sociétés de la préhistoire. *Sciences Humaines*

L'archéologue américaine montre comment, dans l'Europe du néolithique, c'est à la Grande Déesse, symbole de vie et de sacré, que le vieux monde rendait un culte. *L'Histoire*

Un événement éditorial... *Sitartmag*

des femmes
Antoinette Fouque

La vie à l'encre sympathique

Après un admirable ouvrage sur sa mère, l'écrivain suisse Urs Widmer recompose la figure de son père. Et confirme qu'il est bien l'un des auteurs européens les plus importants.

Mon père était communiste. » La phrase ouvre le récit et claque comme un acte de foi. Elle est pourtant vite corrigée, quelques lignes plus loin : « Après, il se révoltait sans tenir compte des frontières entre partis et pestait contre tous les hommes politiques, à peu près sans exception. » Après ? La dictature de Staline et la guerre froide. Le cadre historique du récit est donné et la figure du père esquissée.

Il y a quelques années, Urs Widmer avait dressé le portrait de sa mère, une femme de passion « qui ne savait pas pleurer » (1). Cette fois, il consacre ce livre à son père, homme d'engagement, de révolte et d'excès. Chose étonnante, la figure de la mère est ici à peine plus présente que la figure du père l'était dans le livre précédent, comme si les parents de Urs Widmer étaient deux inconnus dont l'auteur est le produit singulier, en retrait, passant du « je » au « il » quand la tension émotionnelle est trop forte. Si la passion de la mère est obsessionnelle orientée vers un chef d'orchestre (Paul Sacher, appelé dans le livre Edwin) qui lui avait promis le mariage avant de la laisser tomber pour choisir un parti mieux doté, la passion du père est entièrement vouée aux arts.

Traduit de l'allemand (Suisse) par Bernard Lortholary, Gallimard, 206 p., 16,90 €.

Deux vies séparées comme deux livres posés côte à côte sur une étagère. Deux vies étranges, magnifiques, pathétiques dont on ne peut pourtant oublier, dans un cas comme dans l'autre, qu'elles sont matières de romans. Mais le récit est si intelligemment mené que la part inconnue de la fiction renforce la vraisemblance et fait oublier qu'il ne s'agit pas véritablement d'une biographie et qu'il ne peut d'ailleurs en être ainsi puisque la mémoire de la petite enfance est fortement recomposée. Mais on y croit en dépit ou à cause de ce jeu avec le passé que l'écrivain allemand Jean Paul appelait les « gaudrioles biographiques ».

Le père, appelé ici Karl, modeste et intègre, fantasque et volontaire, est un homme de littérature qui a fréquenté les plus grands écrivains de la période de l'entre-deux-guerres et de l'après-guerre, qui a traduit en allemand plus d'une centaine d'ouvrages français, clas-

siques et modernes, et qui s'est voulu un passeur entre deux cultures. Reflet d'une psyché, le livre devient ainsi miroir d'une époque, dans une Suisse où se rencontrent tous les courants, toutes les influences, toutes les déceptions et tous les espoirs d'une Europe malmenée.

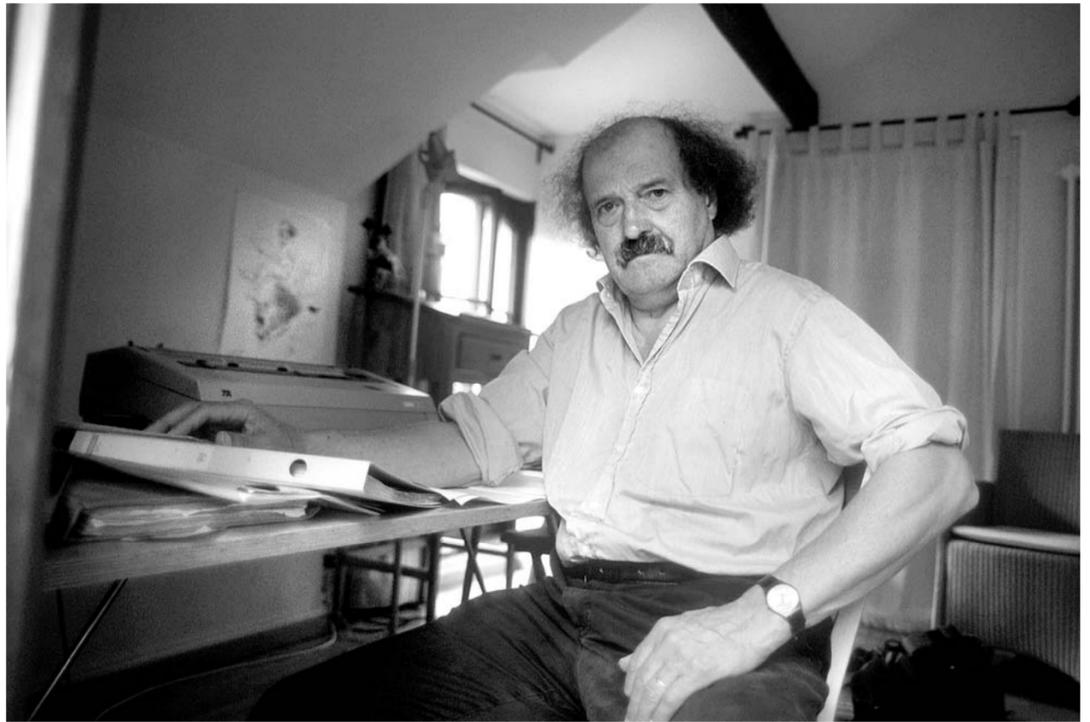
Urs Widmer décrit notamment les rumeurs d'invasion de la Suisse par l'armée allemande avec une verve qui nous fait sentir tout le grotesque de la situation malgré le climat de tension extrême. Toute la population vit dans l'angoisse de cet événement annoncé qui n'aura jamais lieu mais qui révèle que la Suisse, douillettement nichée au cœur de l'Europe, n'est à la fois ni à l'abri des guerres ni d'une importance telle qu'on ne puisse faire l'économie de son occupation. Et pendant ce temps, le père n'a qu'une idée en tête à l'approche du danger : quitter sa caserne en vélo, à 100 kilomètres de là, pour aller faire l'amour à sa femme, avant de repartir à toutes pédales, chemise au vent, reprendre son poste de soldat qui se révélera inutile.

Rituel archaïque

Si, dans le livre sur sa mère, la figure du père était plus en creux qu'en relief, si la passion de la mère pour un chef d'orchestre évacuait de façon pathologique le personnage de l'époux, on se rend compte que cet homme, qui n'a rien de falot, aimait sa femme d'un amour profond et entier, même s'il lui est arrivé de donner quelques coups de canif dans le contrat de mariage.

L'amour des mots, de tous les mots

Urs Widmer est né en 1938 à Bâle, d'une mère d'origine italienne et d'un père professeur et traducteur, Walter Widmer, qui lui a transmis « l'amour des mots, quel que soit leur niveau » : « Mon père a eu une importance énorme pour moi. Il a été un homme de littérature, de sorte que j'ai pu monter sur ses épaules. Sans lui, mon rapport aux lettres aurait été différent. Effectivement, je ne suis pas un autodidacte, j'ai grandi parmi les livres. » Son enfance et son évolution ont aussi été marquées par la présence d'Heinrich Böll, l'un des principaux auteurs de l'immédiat après-guerre, qui était un ami de la famille et dont le nom apparaît plusieurs fois dans le livre. Après le bac, Urs Widmer fait des études d'allemand et de français. Il séjourne quelque temps à Mont-



Urs Widmer en 2002. BASSO CANNARSA/OPALE

Cet original qui passait le plus clair de son temps assis derrière son bureau à lire, traduire et écrire, est en effet parfois allé se brûler les ailes aux aventures les plus loufoques, aux passions les plus folles. Et peu avant sa mort, au cours d'une ultime soirée littéraire organisée en l'honneur d'une poétesse, il retrouve celle qui fut son amour de jeunesse et qu'il n'avait pourtant jamais touchée. Comme tous les garçons de son village, le jeune Karl avait dû se soumettre à une cérémonie mi-religieuse mi-païenne, dans l'église de son village. Il avait alors 12 ans.

Debout devant l'autel, il avait été entièrement déshabillé puis lavé et récuré par quelques femmes, avant d'être vêtu de neuf. A la fin de ce rituel archaïque de la renaissance, le jeune Karl s'était vu remettre deux choses : son cerueil et un grand livre aux pages vierges où il avait désormais le devoir d'écrire chaque soir les événements de sa vie. Urs Widmer, enfant, a souvent vu son père penché sur ce grand livre soigneusement mis sous clef chaque soir. Mais le poids des symboles avait alors vite été éclipsé par la fête qui avait suivi et la vision d'une

jeune fille de l'âge de celui qui allait devenir son père, au visage parsemé de taches de rousseur, et avait obstinément rivé son regard sur le sien, sans qu'il osât pourtant l'aborder. Jamais il ne l'avait revue jusqu'à cette soirée littéraire où il succombe littéralement à ces retrouvailles : la poétesse dont il admire les œuvres, c'est elle, la jeune fille d'antan.

Les grandes rencontres semblent inscrites dans le livre du destin d'une écrivaine plus indélébile que tout ce que l'on peut soi-même écrire. Dans la concurrence entre l'écriture et la vie, c'est toujours cette dernière qui finit par l'emporter. Et elle choisit souvent, par une ultime pirouette, le moment où elle se transforme en son contraire pour déjouer tous les plans et effacer toutes les certitudes. A la mort du père, au moment où l'auteur croit pouvoir enfin découvrir tous ses secrets, le « livre de vie » disparaît en effet de la façon la plus terrible et la plus prosaïque qui soit : dans une benne à ordures – jeté par la mère qui, dans la folie où l'a jetée sa passion pour un autre, a touché inconsciemment à l'essentiel : la vanité de l'écriture. Mais la force de l'écriture est dans sa vanité même, dans la tentative de retenir la vie par la sympathie des souvenirs et des impressions, par l'empathie avec l'objet décrit. Définitivement privé des écrits de son père, le fils recompose ce qui a disparu à jamais et a pourtant toujours été. Un livre splendide. ■

PIERRE DESHUSSES

(1) L'Homme que ma mère a aimé (Gallimard, 2001).

P. DH.

Judith Lyon-Caen, enquêtrice littéraire passionnée

A l'heure où l'on recommande, pour les vacances, de gros livres distrayants – qui ne seront pas vraiment lus –, serait-ce par un brutal accès de snobisme qu'on choisirait, pour cette dernière chronique de la saison (1), un essai historico-littéraire préfacé par Alain Corbin ? Tous ceux qui se procureront *La Lecture et la Vie*, de Judith Lyon-Caen, seront immédiatement convaincus du contraire.

Si l'on croit au roman, à sa puissance de « dévoilement du social », c'est le livre à lire pour mieux comprendre ce qui s'est joué au début du XIX^e siècle, notamment autour de Balzac. Et le récit de Judith Lyon-Caen, alerte, jamais lourdement démonstratif, est un constant plaisir de lecture.

Bien sûr, la recherche de cette jeune historienne – ce livre est issu de sa thèse – est extrêmement précise, très documentée, et si l'on veut aller plus loin dans la réflexion et la connaissance du sujet, on se reportera aux excellentes et nombreuses notes. Mais on peut faire le choix d'une lecture plus légère et se plonger dans cette « rage de romans » qui a marqué

le premier tiers du XIX^e siècle – quelque 360 titres par an dans les années 1830.

On s'amusera de voir que près de deux siècles après, même si la place faite au roman dans le champ social s'est modifiée, bien des critiques demeurent identiques : on se plaint de la surproduction, on déplore l'absence de sens moral de certains auteurs, on stigmatise « la littérature comme poison moral et social », on combat « la littérature industrielle » – ce combat-là a malheureusement un peu disparu au début du XXI^e siècle où la littérature industrielle est souvent glorifiée, puisqu'elle domine les listes de meilleures ventes.

Mais le grand apport de Judith Lyon-Caen tient à son analyse d'une « source rare : les lettres de lecteurs que reçurent deux des plus grands romanciers de la monarchie de Juillet, Eugène Sue et Honoré de Balzac ». On peut du reste, pour se mettre en appétit, commencer ce livre par la fin, et découvrir huit lettres inédites, très emblématiques de « la prolifération de la pratique épistolaire ».

« Produits de l'imaginaire romantique magnifiant l'écrivain et

valorisant la lecture comme une expérience initiatique », écrit Judith Lyon-Caen, les lettres de lecteurs adressées à Sue et Balzac marquent un intérêt spécifique pour la représentation du social dans les romans, au plus près de ce que fut l'ambition des romanciers et qui fit souvent scandale : décrire et

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

déchiffrer, avec les pouvoirs de la fiction, les réalités sociales les plus complexes et les plus sombres. »

Des 125 lettres à Balzac et des 415 lettres à Eugène Sue qu'elle a examinées, Judith Lyon-Caen a su tirer une subtile typologie de leurs auteurs, et mettre en lumière ce que « la correspondance avec le grand écrivain » dit de lui, mais aussi de son lecteur. En premier lieu, « chaque épistolier tend (...) à se poser en lecteur idéal ». Et l'on peut d'emblée noter une grande différence avec le lecteur du XXI^e siècle : tous les auteurs de ces lettres croient en la fiction, ils ne

prennent en aucun cas le roman pour un témoignage personnel.

On voit défiler, au gré des lettres que sélectionne Judith Lyon-Caen, toute une galerie de lecteurs : celui qui se croit écrivain lui-même, et pense parler d'égal à égal avec son auteur préféré ; tous ceux, qui, comme les héros des romans qu'ils viennent de lire, espèrent quitter « la province » pour réussir à Paris, ou se posent, plus simplement, telle une certaine M^{lle} Adèle, comme représentante des « vieilles filles de [sa] province » ; celui qui insiste sur son statut de « lecteur sérieux », capable de comprendre en quoi la fiction dit, mieux que toute autre forme d'expression, la vérité de la société. Viennent aussi, en grand nombre, des « maux et mots de femmes », malheureusement « sans vision collective », sans réflexion sur la condition féminine, à l'exception de la magnifique lettre de Sophie d'Abnour à Eugène Sue. Elle écrit de Londres, où elle vit seule : « Que peut la femme ? Quelles sont les carrières qui lui sont ouvertes ? Quel est l'avenir qui lui est réservé quand abandonnée, ruinée, déçue, elle est forcée d'errer de

climat en climat pour cacher ses cruelles déceptions et ses larmes amères ? » On aimerait connaître la réponse de Sue, s'il a répondu...

Enfin, comme le rappelle Judith Lyon-Caen, Proust, dans *Le Temps retrouvé*, voit dans le travail de l'écrivain « une espèce d'instrument d'optique qu'il offre au lecteur afin de lui permettre de discerner ce que, sans le livre, il n'eût peut-être pas vu en soi-même ». La méditation de cette phrase, liée à la démonstration de Judith Lyon-Caen, et à tous les exemples qu'elle donne à lire, permettra peut-être aux lecteurs d'aujourd'hui, et aux critiques, de comprendre ce qu'ils refusent de voir d'eux-mêmes dans leur dédain, voire leur haine, pour les romanciers français contemporains.

LA LECTURE ET LA VIE Les usages du roman au temps de Balzac

de Judith Lyon-Caen. Préface d'Alain Corbin, Tallandier, 384 p., 21 €.

(1) « Parti pris » reprendra dans « Le Monde des livres » du 25 août.

« Confessions d'un Italien », un immense livre, passionné et visionnaire, d'Ippolito Nievo

Venise, Napoléon et la Pisana

CONFESSIONS D'UN ITALIEN
(Le Confessioni d'un italiano)
d'Ippolito NievoTraduit de l'italien par Michel Orcel,
préface de Mario Fusco
Fayard, 818 p., 30 €.

Le 4 mars 1861, un jeune colonel de l'armée garibaldienne périsait avec quatre-vingts autres passagers dans le naufrage de l'*Ercole*, navire qui aurait dû les conduire de Naples au port de Palerme. Cet aristocrate qui n'avait pas 30 ans avait écrit des poèmes, avait traduit Heine, avait commenté les *Contemplations*, était l'auteur de plusieurs pièces de théâtre dont l'une était consacrée aux derniers jours de Galilée. Il laissait surtout un très long roman qui attendra six ans pour être publié et plusieurs décennies pour que les Italiens eux-mêmes en mesurent la valeur, une valeur d'autant plus exceptionnelle que la littérature italienne, contrairement à la française, comporte peu de romans au XIX^e siècle. Or ces *Confessions d'un Italien* (1), étrange objet disproportionné, est un immense livre, visionnaire, passionné, politique, drôle, rythmé, d'une liberté totale dans sa structure et sa tonalité.

Ce jeune écrivain était un homme d'action. Il n'était ni ne serait le dernier écrivain à prendre les armes pour la liberté, en l'occurrence la constitution de l'Etat unifié de l'Italie moderne. Mais, tout en combattant, il écrit, à une vitesse fulgurante, une vitesse stendhalienne, son chef-d'œuvre. Stendhal, bien sûr. Tout lecteur français pense à lui, dès les premières pages de ces *Confessions*, tout à la fois apocryphes et posthumes. Le roman est censé être rédigé par un vieillard, né en 1775, c'est-à-dire appartenant à l'avant-dernière génération : celle de Stendhal précisément (né en 1783). Le narrateur a été le témoin de la fin de l'Ancien Régime français, dont les échos effroyables parviennent jusqu'à Venise (où se passe une grande partie de l'action) et de l'arrivée de Napoléon, « libérateur de l'Italie et organisateur de son pillage », comme allait le commenter Georges Piroué, dans une admirable analyse de ces *Confessions* (2).

Ce n'est pas seulement le mélange subtil de passion désespérée et d'engagement incertain dans l'Histoire qui est stendhalien, mais un souffle, une puissance, un regard perspicace, une ironie parfois sarcastique et presque amère, parfois simplement légère et délicate. Il est certain qu'Ippolito Nievo était familier des écrivains anglais dont il a l'érudition, le sourire, le mystère



Ippolito Nievo en Italie, 1860. FOTOTECA STORICA NAZIONALE/LEEMAGE

aventureux et qu'il connaissait, bien entendu, souvent cité, Rousseau – le titre le dit assez.

Son personnage, Carlo Altoviti, est un orphelin élevé dans un château du nord-est de la Péninsule, où tout frémit de vie, de sensualité et de craintes irrationnelles. La sœur de sa mère l'a recueilli et il tombe naturellement amoureux de sa cousine, la Pisana. Cette Pisana, devenue dans la littérature italienne un archétype aussi frappant que la Sanseverina ou Mathilde de la Mole, est une éternelle rebelle, impulsive et réfléchi en même temps, une sorte de démon séduisant qui va poursuivre le destin de Carlo. Passion réciproque, certes, mais contrariée par les événements. Ils seront amants, mais ne se

marieront pas. Elle épousera un vieillard qu'elle fuira pour rejoindre Carlo. Il épousera, sur son ordre à elle, une jeune femme. Que cherchent-ils ? Probablement un amour impossible à vivre sur terre. Cela ne signifie pas qu'ils soient désincarnés et qu'ils se détournent de l'Histoire, et pas n'importe laquelle, puisqu'il s'agit de l'invasion napoléonienne.

Unité italienne

Le nom même de Napoléon Bonaparte semble aux Italiens si saugrenu et son entreprise si déraisonnablement terrifiante qu'ils finissent par croire que c'est « le nom de guerre de quelque vieux général qui ne voulait point se déshonorer dans des guerres où il n'y avait nulle espé-

rance de victoire, un nom totalement imaginé par le Directoire pour tromper les oreilles italiennes » (3). Et la rencontre du narrateur avec le futur empereur est un des grands moments du roman. Le discours de Bonaparte rappelle inévitablement l'idéologie, plus que contemporaine, de tous les impérialismes prétendument libérateurs : « L'heure de la liberté a sonné, clame Bonaparte : il faut se dresser et combattre pour elle, ou se laisser écraser. La République française tend la main à tous les peuples pour qu'ils recouvrent leur liberté, dans le plein exercice de leurs droits naturels et imprescriptibles. La liberté vaut bien quelques sacrifices. Il faut s'y résigner. »

Le roman tient son étrangeté, presque monstrueuse, à cet effet de miroir entre la passion, en vérité absurde, qui unit et sépare Carlo et Pisana, et les guerres napoléoniennes. D'innombrables épisodes, dramatiques ou comiques, s'entremêlent. Des voyages conduisent les héros en Turquie (où Carlo a été conçu), à Londres, à Naples. Mais le livre tout entier est un chant d'amour à Venise, mourante et toujours ressuscitée. « Mais qui ne connaît ces îles fortunées où le ciel sourit, que la mer caresse, où la mort même se dépouille de ses voiles de deuil et où les fantômes danseraient sur l'eau en chantant les amoureux stances du Tasse ? » Ou encore cette promenade dans la lagune et dans les canaux qui mènent au Bas Frioul : « Ces immenses horizons de lacs, d'étangs, de golfes et de fleuves qui disparaissent l'iris de la lumière... »

Mais c'est toujours à la lumière de la Pisana que le roman revient, comme si Nievo ne pouvait jamais se détourner d'une figure intérieure de l'amour, à l'instar de Dante qu'il ne cesse de citer (ou, référence plus inattendue, mais finalement très cohérente, d'Edgar Allan Poe), pour écrire le début de la conquête de l'unité italienne qu'il n'aura pas eu le temps de voir s'achever. D'ailleurs s'achèvera-t-elle ? ■

RENÉ DE CECCATTY

(1) Une première traduction, due à Henriette Valot, avait paru en 1952, au Club du Bibliophile de France, sous le titre de *Confessions d'un octogénaire, reprise en 1968 sous celui de Mémoires d'un Italien* (Klinsieck, 1968).

(2) Dans *Mémoires d'un lecteur heureux* (L'Âge d'Homme, 1997).

(3) Sur l'« inexistence » de Napoléon, plusieurs pamphlets furent publiés en France et en Angleterre, dans le deuxième quart du XIX^e siècle (voir L'Imperatore inesistente, édition de Salvatore S. Nigro, Sellerio, 1989).

La vie extraordinaire d'un « citoyen du monde »
La légende GaribaldiGARIBALDI
Citoyen du monde
d'Alfonso SciroccoTraduit de l'italien par Jérôme Nicolas,
Payot, « Biographie », 550 p., 27,50 €.

Céleste Mogador, devenue comtesse de Chabrillan, est invitée à rejoindre, dans l'île de Caprera, celui qu'elle admire le plus, Garibaldi. Elle sera la marraine, lui le parrain d'une fille d'Alexandre Dumas. Cet épisode de la vie de Garibaldi illustre à quel point cet ami de Dumas dans la vie pourrait être un de ses personnages légendaires tant sa vie est romanesque.

Né français en 1807, sous l'Empire, avant de se retrouver italien quand Nice est rattachée au royaume de Sardaigne, il milite dans la Jeune Italie de Mazzini. Condamné à mort à Gênes, il s'enfuit, se réfugie à Marseille d'où il part pour le Brésil, début d'aventures qui le verront corsaire au service du Rio Grande du Sul qui veut son indépendance, combattant pour l'Uruguay contre l'Argentine. De retour en Italie, il reprend la lutte pour la république, doit de nouveau s'exiler. Avant de gagner le Pérou, il se fait vendeur de chandelles à New York. Revenu en Europe, il participe à la guerre contre l'Autriche, mais il doit démissionner de

ses commandements militaires dans l'armée piémontaise quand il proteste contre le rattachement de Nice et de la Savoie à la France. Loin d'être un retraité, il prêche « l'Evangile de la sainte Carabine », dirige l'expédition des Mille – le nombre de volontaires réunis pour soutenir, en Sicile, la révolution contre les Bourbons – et poursuit ses campagnes jusqu'à sa défaite devant les troupes de Napoléon III. On le retrouve à la tête de ses Chemises rouges dans la région de Dijon quand, en 1870, il rallie le gouvernement de Gambetta. Bientôt, il soutient la Commune de Paris (1871). Réinstallé dans son île de Caprera en 1872, il y meurt dix ans plus tard, auteur de trois romans et de *Mémoires*.

Cette vie où l'amour trouve sa place – il épouse la marquise Giuseppina Raimondi, la quitte peu après leur mariage, et aura deux enfants de sa maîtresse Francesca Armonsino – est bien faite pour créer une légende. Elle prit forme de son vivant, et Alfonso Scirocco a trouvé le style qui correspond au personnage. Toutefois, s'il fait revivre le mythe qui l'entoure, c'est en donnant à ce « citoyen du monde » toute l'importance qu'il a dans l'histoire, en campant un Garibaldi moins légendaire et bien attachant d'être plus vrai. ■

PIERRE-ROBERT LECLERCQ

Une biographie du père de l'indépendance italienne
Mazzini, pionnier de l'Europe

Giuseppe Mazzini (1805-1872) n'a guère intéressé les historiens français. La dernière biographie publiée en français, œuvre de Georges Bourgin et Maria Dell'Isola, date en effet de 1956 !

Aujourd'hui, cinquante ans après, Jean-Yves Frétygné, agrégé et docteur en histoire, ancien membre de l'Ecole française de Rome, propose une nouvelle étude qui renouvelle aussi la lecture de l'œuvre d'un personnage pourtant essentiel, dont l'intérêt dépasse largement le strict cadre italien. Une des quatre figures du *Risorgimento* italien (avec Garibaldi, Cavour et le roi Victor-Emmanuel II), il fut aussi, pour reprendre le sous-titre de la première biographie française, un pionnier de la *Fédération européenne* dont la pensée originale et l'action inlassable eurent sur beaucoup une considérable influence.

Carbonaro, fondateur de la *Giovine Italia* et de la *Giovine Europa*, Mazzi-

ni passa quarante ans de sa vie en exil à l'étranger et élaborait une pensée qui fut plus une conception du monde qu'une théorie politique.

Humanitariste plus que socialiste, il défendit l'idée d'une troisième Rome investie de la mission sacrée consistant à guider les peuples européens sur la voie de l'émancipation. « Dieu et le peuple » seront les fondements d'une pensée dans laquelle la religion joue le rôle d'une loi morale susceptible d'unir les hommes en ce qu'elle seule pouvait contenir toute aspiration généreuse au progrès.

On imagine que ce « nationalisme spiritualiste » ne plut guère aux Marx et Bakounine qui n'eurent de mots assez durs pour ce « républicanisme hors mode » du « dernier grand prêtre de l'idéalisme religieux, métaphysique et politique qui disparaît ».

Solide et bien conduite, la biographie de Frétygné est tout à fait pas-

ZOOM

VENISE EN CLAIR-OBSCUR,

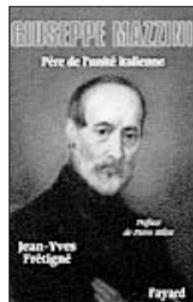
de Gil Jouanard
Troisième étape, après Istanbul et Prague, d'une géographie personnelle et intime qu'il avait jusque-là illustrée lui-même, photographe autant qu'écrivain pour les deux premiers albums parus en février 2005, la Venise de Gil Jouanard est fondamentalement singulière. Moins par le dessin aquarellé de Jean-Christophe Donnadiou, qui arpenta plus de vingt ans la cité des Doges que Jouanard n'a découverte que sur le tard et presque par effraction, que par le refus des clichés qui la corrompent aussi sûrement que l'eau qui la ronge. Née amphibie du limon sablonneux d'un bayou adriatique, elle ne résonne pas des tutti des violons du prêtre roux, ne s'étourdit pas des éclats de masques carnavalesques, ni ne sacrifie au charme frelaté de la gondole. « Anti-identitaire » et « farouchement étrangère à ceux-là mêmes qui croient y vivre », Venise s'y livre comme « le plus sûr chemin d'accès à notre ambiguïté fondatrice » – « notre étant et notre évangile chimérique ». Ille cloaque et amnios placentaire. Ph.-J. C.

Ed. L'Archange Minotaure (702, chemin des puits 84400 Apt). « Les portes clandestines », 76 p., 20,80 €.

LA VILLE DISTRAITE,

de Antonio Pascale
Ville de Campanie oubliée d'elle-même, Caserte, la « Ville distraite », trouva, dès 1999, en Antonio Pascale, jeune Napolitain aujourd'hui installé à Rome, un peintre inspiré au regard aigu, critique et indulgent tout à la fois. Violente, extrême, fanfaronne dans la plus convenue des traditions, cette cité campée comme un personnage attachant malgré la férocité du trait évite juste de se voir telle qu'elle est. Au risque de perdre son identité. Le recueil de nouvelles *L'Entretien des sentiments*, composé quatre ans plus tard, qui sort parallèlement (Seuil, 216 p., 20 €), fonctionne comme un roman polyphonique où nul ne s'entend – seul le lecteur perçoit toutes les voix, à la façon dont Robert Altman, relisant Carver, composa *Short Cuts*. Une autre entrée pour découvrir un écrivain singulier ironique et tendre qui sait poser comme personne la terrible question de la dissolution du Sud, par une suicidaire amnésie dont Caserte est l'exemple. Ph.-J. C.

Traduit de l'italien par Nathalie Bauer, Seuil, 192 p., 20 €.

GIUSEPPE MAZZINI
Père de l'unité italienne
de Jean-Yves Frétygné.

Fayard, 528 p., 27 €.

Réhabilitation d'une pensée

Frétygné nous offre ainsi une lecture qui fait justice des clichés et approximations qui constituent la légende mazzinienne tout en réhabilitant, comme le précise Pierre Milza au terme de sa préface, une pensée trop souvent décrite comme nébuleuse et que l'auteur parvient à nous transmettre en tant que « construction cohérente, tout entière tournée vers la résolution de cette quadrature du cercle que constitue, aujourd'hui encore en Occident, la recherche d'un équilibre entre la liberté, la démocratie et le socialisme ». ■

PHILIPPE ORIOU

Deux recueils d'un immense poète

Lire Zanzotto

IDIOME
d'Andrea Zanzotto.

Traduit de l'italien (du dialecte haut-trévisan) et préfacé par Philippe di Méo.
José Corti, 218 p., 15 €.

ESSAIS CRITIQUES,
d'Andrea Zanzotto.

Traduit de l'italien et préfacé par Philippe di Méo.
José Corti, 318 p., 19 €.

Héritier d'une culture italienne plurielle en ses dialectes et lecteur accompli des littératures européennes, le poète Andrea Zanzotto a construit une œuvre ouverte à maints babillements, idioles venus d'horizons divers. Ainsi s'est-il dégagé de tout enracinement en une quelconque tradition, sans s'être voué pour autant aux simples séductions de l'épars.

Né en 1921 à Pieve di Soligo, un bourg de Vénétie dont il s'est peu éloigné, Andrea Zanzotto fut, dès son premier livre, *Derrière le paysage* (1951), attentif aux failles et fractures qui minaient l'unité de toute culture, comme l'équilibre psychique de tout être. Cette volonté de suivre des lignes de faiblesse et de penser jusque dans ses conséquences linguistiques « l'oxymoron terrible » – l'équilibre de la terreur – lui valut l'admiration d'Ungaretti et de Montale, l'amitié de Pasolini et celle de Fellini pour qui il écrivit certains dialogues de ses films. Elle le conduisit aussi à se défier de l'histoire et des hommes qui croyaient la maîtriser, pour construire une œuvre aussi humble et riche en facettes qu'une « feuille de papier chiffonné ».

Ironie sensible

Sans doute son projet le plus ambitieux fut-il d'élaborer un inventaire poétique des langues italiennes dans une trilogie dont *Idiome* (1986) est le dernier volet. Débutée avec *Le Galaté au bois* (1978), riche en langues nombreuses et suivant en cela l'exemple de Dante, continuée avec *Phosphènes* (1983), d'inspiration pétrarquiste par sa langue unitaire, elle s'accomplit dans *Idiome*, où partout affleure le dialecte de Pieve di Soligo. C'est d'ailleurs le livre de ce lieu, riche en historiettes et silhouettes locales, aus-

si frêles que des décalcomanies. Le livre aussi où l'oralité des parlers sauve, de bouche à oreille, la mémoire de ceux dont l'histoire ne s'encombre pas. Des savetiers, des rétameurs et des couturières y ont droit de cité, autant que Maria Fresu, une victime anonyme des attentats de la gare de Bologne, dont jamais le corps ne fut identifié et dont seul le nom demeure. Autant que Pasolini, merveilleusement salué d'« un pauvre effort, un tremblement, /pour recoudre, et d'une certaine façon reliait (...) ce qu'ils ont fait de tes os, de ton cœur ». « Coudre », « recoudre » sont les maîtres mots d'une œuvre qui, par ses sutures, suit toujours le bord des déchirures de l'espace, du temps et du corps qui les synthétise, dans un triple geste d'énonciation, d'apaisement et – semblable en cela au tissage/« défilage » de Pénélope – de conjuration du temps. Voilà pourquoi les poèmes de Zanzotto ont ce beau débraillé et ce phrasé tremblé qui vacille. Il y a en eux une élégance propre aux guenilles, celles de Charlot par exemple, dont Zanzotto partage l'ironie sensible, le peu d'illusions, mais aussi le sens rusé de la farce. Mais coudre, c'est aussi rapprocher les deux bords d'une activité poétique qui se délie naturellement en un acte d'écriture et en un acte de lecture.

Les *Essais critiques* – un simple choix – qui paraissent au même moment sont remarquables : intelligence, finesse, outils singuliers de lecture pour chacun d'eux. Ils composent à la fois une réflexion sur la poésie italienne, de Dante à Pasolini, de Pétrarque à Sandro Penna en passant par Leopardi et Ungaretti, et un miroir bibliographique de ses propres poèmes. Ainsi, lorsque Zanzotto étudie la présence des « épluchures » et des « fossiles » chez Montale, on y pressent l'usage qu'il ne tardera pas à faire d'une telle esthétique des débris ; et lorsqu'il évoque les hétéronymes et le plurilinguisme de Pessoa, c'est dans le prisme de l'italien multiple que reflète sa propre poésie.

Ce fin lettré francophone, traducteur de Michaux, Bataille et Leiris, va aussi chercher chez Artaud et Lacan la résonance des voix en un corps, celles qui font de son œuvre une épopée dont le héros est la langue de personne, la langue à recomposer dans ce qui reste du bruissement des êtres, des plus humbles aux plus savants. ■

RENAUD EGO

Entre investigation journalistique et littérature, le nouveau Daeninckx

Un miroir subversif

ITINÉRAIRE D'UN SALAUD ORDINAIRE,
de Didier Daeninckx

314 p., 17,50 €.

Je suis dans la collection blanche, mais toujours dans l'écriture noire », martèle Didier Daeninckx à ceux qui s'étonnent de voir l'écrivain, Prix Paul-Féval de la littérature populaire 1994, accéder à l'étage « noble » de la maison Gallimard. Aux yeux de ce fils de la banlieue rouge, ancien ouvrier imprimeur et journaliste local, le roman noir constitue le terrain idéal pour éclairer une réalité sociale et politique que la littérature française, éprise de recherches formalistes, délaisse souvent. Il s'agit de fouiller les plaies et de rompre les non-dits qui condamnent une nation à un refolement malsain. Son dernier livre ne déroge pas à cette règle.

L'*Itinéraire d'un salaud ordinaire* fait défilé quarante ans d'histoire de France, en suivant de 1942 à 1981 la carrière d'un personnage fictif, le commissaire des renseignements généraux Duprest. Ce pourrait être le nouveau volet d'une étude sur les crimes d'Etat, inaugurée avec *Meurtres pour mémoire* (1), son deuxième roman qui disséquait la tragédie du 17 octobre 1961 – la manifestation pacifique des « musulmans français » réprimée dans le sang sur ordre du préfet Papon. Des « criminels de bureau » qui échafaudent une horreur abstraite, on passe aux hommes de terrain, ceux qui abattent la sale besogne en obéissant à des ordres dont ils ne songent guère à mettre en cause la légitimité.

Observées depuis l'envers du décor, l'Occupation, la Libération, la décolonisation, les affaires politico-mafieuses des années 1960 et 1970, mai 68, l'élection présidentielle de 1981... se résument à des tractations peu reluisantes entre l'Etat et les individus pour le maintien de l'ordre établi. Daeninckx est un moraliste, mais pas un moralisateur. Nul manichéisme de sa part : son « salaud ordinaire » pourrait aussi bien être le flic Duprest que n'importe lequel de ses collègues, indicateurs ou correspondants : militant communiste qui joue double-jeu, chanteur algérien traître à la cause de son peuple, journalistes serviles, ou encore cette responsable de la firme Photomat qui flaire la bonne affaire commerciale dans le fichage des juifs par Vichy.



Un officier allemand, à Paris, pendant l'Occupation. LAPI/ROGER-VIOLETT

Daeninckx met à nu les faiblesses de l'âme humaine qui rendent possible un système oppressif. Si son anti-héros est un « salaud », c'est moins par cruauté naturelle – contrairement à ses collègues qui n'aiment rien tant qu'arracher des aveux à coups de nerf de bœuf – que par défaut d'esprit critique. « Je ne fais pas de politique, mon boulot c'est d'appliquer la loi », explique le jeune policier au début de sa carrière.

Un demi-siècle d'histoire

Duprest adopte automatiquement le langage de ses supérieurs, et ce langage contamine la narration. Les membres du groupe Manouchian exécutés par le gouvernement de Vichy sont qualifiés de « terroristes » et d'« assassins cosmopolites » ; le récit du 17 octobre 1961 est expédié laconiquement : « La nuit précédente, une démonstration du FLN avait dégénéré... ». La subjectivité du personnage opère un renversement des valeurs qui donne à réfléchir : la rafle du Vél' d'Hiv commence dans « une atmosphère bon enfant qu'accentuait la douceur de juillet » et s'achève tragiquement non pour les milliers de juifs déportés qui restent anonymes, mais pour l'ami du héros, l'inspecteur Bricourt, mort dans l'explosion d'un appartement.

Le récit, parsemé de détails véridiques, tisse avec puissance la toile de fond d'un demi-siècle d'histoire : films et spectacles à la mode, chansons, sketches, marques commerciales, interven-

tions de célébrités, précisions topographiques...

Cependant Daeninckx échoue à convertir entièrement la réalité documentaire en matériau romanesque. Le personnage de Duprest manque un peu de chair. Les épisodes de sa vie familiale ne convainquent pas. Est-ce parce que Daeninckx a voulu faire de son personnage un handicapé affectif, maniaque des fiches signalétiques sur ses proches ? Ou est-ce pour ne pas tomber dans un psychologisme de pacotille ? On aurait aimé que l'auteur exploite quelques pistes à peine esquissées, comme la relation contrariée du héros avec son fils.

On peut aussi regretter la construction du roman, qui traite au pas de charge les Trente Glorieuses, après avoir consacré la majeure partie du récit à l'Occupation. Sans doute l'auteur a-t-il souhaité montrer que les années noires ont structuré en profondeur les mœurs politiques françaises. A cet égard, l'apparition de René Bousquet à la première garden-party du président Mitterrand constitue un clin d'œil un peu appuyé. Malgré ces défauts, *Itinéraire d'un salaud ordinaire*, miroir subversif tendu à la société française, reste une tentative passionnante d'allier investigation journalistique et littérature. ■

FANNY CAPEL

(1) *Meurtres pour mémoire, 1984, « Série noire », Gallimard.*

Deux voix importantes de la littérature yiddish, deux regards différents sur le « Yiddishland »

Le monde englouti d'Israël Joshua Singer et d'Isroel Rabon

Pendant longtemps, Isaac Bashevis Singer a d'abord été le petit frère d'Israël Joshua Singer. C'était avant la mort prématurée de ce dernier en 1944 et, bien sûr, avant le prix Nobel de littérature attribué en 1978 à l'auteur

du *Magicien de Lublin*. Pour tant, en 1936, c'est bien *Les Frères Ashkenazi* (Denoël), le roman le plus célèbre d'Israël Joshua Singer, qui figurait aux Etats-Unis en tête des meilleures ventes, aux côtés d'*Autant en emporte le vent*.

Né en Pologne en 1893, dans un shtetl (bourgade juive d'Europe de l'Est) de la région de Varsovie où son père est rabbin, Israël Singer rompt très tôt les liens avec sa famille. Il se lance dans une carrière de journaliste et fréquente les cercles littéraires et socialistes de Varsovie. Après un voyage en Union soviétique en 1917, il prend conscience de la catastrophe potentielle du communisme et de l'antisémitisme grandissant en Europe. Il émigre aux Etats-Unis et devient l'un des journalistes vedettes du *Forverts*, un journal yiddish dont les lecteurs se comptent par centaines de milliers.

D'un monde qui n'est plus est le premier volume d'une œuvre autobiographique prévue en trois volets, que la mort prématurée d'Israël Singer a laissé inachevée. Ce dernier voulait donner un vaste tableau artistique de sa vie, et surtout du milieu où elle s'est déroulée, de ses années d'enfance jusqu'à son arrivée en Amérique. Au moment où il se consacre à cette tâche, Israël Singer ne connaît rien des camps de la mort. Il ne peut imaginer l'anéantissement du judaïsme polonais. Pourtant, ce monde qui n'est plus – mendiants, étudiants talmudistes, abatteurs rituels qui rouent de coups leurs enfants pour les contraindre à apprendre

les textes sacrés, rabbins vivant dans l'attente fiévreuse du messie, boutiquiers, paysans, intellectuels, juifs fervents, juifs séculaires – a déjà en partie cessé d'exister au moment où l'auteur écrit son livre. D'où le fascinant paradoxe d'une autobiographie qui n'est pas seulement un livre de mémoires, mais aussi une prise de conscience argumentée des brutales mutations d'un monde ancestral.

Singer appartient à la dernière génération née dans ce territoire imaginaire baptisé « Yiddishland ». Son parti pris est celui d'un grand réalisme. C'est un monde pétri de contradictions duquel l'auteur cherche à s'échapper. D'un monde qui n'est plus trace ce passage qui mène du shtetl à la ville, de l'Ancien Monde au Nouveau Monde. Cet univers en miettes aurait dû laisser la place à un autre, potentiellement plus riche. On sait ce qu'il en est advenu.

Tout autre est le regard porté sur ce monde par Isroel Rabon, son contemporain. Né en 1900 à Gowarczow, près de Radom, en

Pologne, Rabon occupe une place à part dans l'histoire de la littérature yiddish, ne serait-ce que par sa réputation très modeste. Il a été redécouvert très tard, à la fin des années 1980, avec la publication en Israël de son roman *La Rue* (Julliard, 1992). Grandi dans le quartier prolétaire juif de Baluty – Balut en yiddish, comme le titre de son stupéfiant roman –, la banlieue ouvrière de Lodz, Rabon vient d'un milieu très différent de celui de Singer : orphelin de père, voyou dont le frère a dû fuir en Allema-

D'UN MONDE QUI N'EST PLUS
de Israël Joshua Singer.

Traduit du yiddish par Henri Lewi, Denoël, 416 p., 23 €.

BALUT
de Isroel Rabon.

Traduit du yiddish par Rachel Ertel, éd. Folies d'encre, 184 p., 15 €.

gne pour échapper à la police, il a souffert de la faim alors que sa mère mendiait pour vivre. Ecrivain social, Rabon ne cesse pas seulement de croire à une vie possible dans le shtetl. Il renonce aussi à toute possibilité de vivre dans une communauté humaine. C'est ce que montre *Balut* avec une force hors du commun : un demi-monde composé de putains, d'enfants abandonnés, de policiers imbus de leur violence, de parents absents accablés par leur propre misère. La communauté juive prolétaire

devient ici une réalité pathétique. Un monde pourri, sale, abject, à des années-lumière du folklore yiddish et dont la seule échappatoire est l'hallucination. Pour s'arracher à ce monde, Rabon est devenu écrivain, critique littéraire et feuilletoniste. Quand éclate la seconde guerre mondiale, il s'enfuit à Vilno, capitale de la Lituanie. On le décrit prostré chez lui, mélancolique. Il abandonne l'écriture, à l'exception de quelques textes où il décrit, sur un ton apocalyptique, les blessés et les morts aperçus lors de sa fuite de Lodz. Les nazis viennent le chercher chez lui en 1942 pour le mener au camp d'extermination de Ponary. ■

SAMUEL BLUMENFELD

GILLES HEURÉ

L'INSOUMIS
LÉON WERTH
1878-1955



Cette voix est précieuse

Philippe Savary
Le Matricule des anges

ÉDITIONS
Viviane Hamy

Ouvert toute l'année de 9h à 18h
les samedis et dimanches

www.gjppe.org

Marché du livre ancien et d'occasion



PARC GEORGES BRASSELS
104 rue Brancion PARIS XV

Rencontre Pocket publie deux longues nouvelles d'Alastair Reynolds

Explorer les limites par l'imaginaire

DIAMOND DOGS, TURQUOISE DAYS
d'Alastair Reynolds.

Traduit de l'anglais par Sylvie Denis, Pocket, « science-fiction », 286 p., 6,60 €.

La publication de son premier roman, *L'Espace de la révélation*, nous avions présenté Alastair Reynolds comme une révélation. Depuis, il n'a cessé de confirmer cette impression, avec les trois autres romans de ce qu'on peut qualifier de « quadrilogie », car ils se déroulent tous dans le même futur lointain. Deux d'entre eux s'articulent directement avec *L'Espace de la révélation*, comme le soulignent leurs titres à connotations religieuses, *L'Arche de la rédemption* et *Le Gouffre de l'absolution*, parus aux Presses de la Cité. Le troisième, *La Cité du gouffre*, un peu à part, utilise de manière très efficace une structure de thriller, genre pour lequel l'auteur éprouve un indéfectible attrait. « *J'essaie de faire en sorte que la construction oblige le lecteur à tourner les pages, le contraigne à passer au chapitre suivant et à ne poser le livre qu'une fois arrivé au mot fin. Je travaille beaucoup les intrigues.* »

Ces quatre romans constituent le cycle des « Inhibiteurs ». Ceux-ci, à l'instar des Bersekers de Fred Saberhagen, sont des machines d'origine alien programmées pour éradiquer toutes les formes de vie intelligentes de la galaxie. L'espace profond des romans

d'Alastair Reynolds est un endroit dangereux. « *Je voulais m'éloigner de cette idée d'un cosmos policé répandu par des séries comme "Star Trek" et mettre un peu de mystère et de menace dans les espaces interstellaires* », explique le romancier.

Le volume publié par Pocket, qui regroupe deux longues nouvelles, permet de découvrir un autre registre du talent d'Alastair Reynolds et d'aborder la facette sans doute la plus brillante de son œuvre...

Certes, ses romans sont impressionnants par la complexité de leur structure et l'agencement survolté de leurs péripéties. Mais ce qu'ils gagnent en énergie et en tension de lecture, ils le perdent en grâce narrative : le récit emporte le lecteur, mais le laisse quelque peu tourneboulé.

Solide progression dramatique

Rien de tel avec ces deux nouvelles à la narration parfaite. « *Diamond Dogs* », la première, n'est pas sans rappeler *Cube*, le film de Vincenzo Natali, mais débarrassé de ses prétentions métaphysiques et doté d'une solide progression dramatique. « *Le moteur de l'histoire est quelque chose qui me fascine depuis longtemps, d'autant que j'ai pratiqué un peu l'alpinisme : la psychologie des alpinistes. J'avais vu à la télévision une émission sur des alpinistes qui étaient montés au K2. Ils avaient eu de sérieux problèmes, certains avaient dû être amputés, mais ils étaient tous prêts à recommencer. Je me suis demandé jusqu'où on serait prêt à aller, quel coût on*

serait prêt à payer, s'il fallait explorer une structure alien. J'ai alors imaginé un artefact extraterrestre qui se modifierait au cours de l'exploration et qui obligerait les explorateurs à se modifier eux-mêmes pour continuer leur ascension. Le titre, emprunté à David Bowie, est un hommage à Tod Browning, le réalisateur de Freaks. »

« *Turquoise Days* », la deuxième novella, met en scène des organismes marins vivant sur la planète Turquoise, les Mystifs, une forme de vie non intelligente mais formant une sorte de gestalt. « *Un éditeur m'a commandé une novella. poursuit Alastair Reynolds. J'avais commencé à travailler sur Le Gouffre de l'absolution et je savais que j'y ferais référence aux Mystifs. Quand j'écris une nouvelle, j'aime bien prendre un élément de mon univers romanesque, et l'examiner dans le détail, le creuser. Là, j'ai pris les Mystifs, je me suis lancé pour voir jusqu'où ça me mènerait...* »

Alastair Reynolds est né à Barry dans le Pays de Galles en 1966. Lorsqu'il était enfant, ses parents lui avaient offert un poster représentant le système solaire. De là date son intérêt pour l'espace, conforté plus tard par la vision à la télévision de la série documentaire de Carl Sagan « *Cosmos* », qui lui a insufflé le désir de devenir astronome.

Tout naturellement, il s'est aussi intéressé à la science-fiction, par le biais des comics, des magazines ou des séries TV comme les « *Thunderbirds* ». Et comme il a toujours eu du goût pour l'écriture, il a écrit un premier roman à l'âge de 13 ans, un deuxième à 18, des



Alastair Reynolds en 2006. PATRICK IMBERT

nouvelles aussi qu'il n'a jamais songé à publier. Pendant ses études supérieures, il a commencé à envoyer des nouvelles à la revue *Interzone*. Les lettres de refus, d'abord assez crues, se firent de plus en plus encourageantes. Si bien qu'en 1990 « *Dilation Sleep* » a été publiée dans la revue. Le premier roman, *Revelation Space*, ne paraîtra, lui, que dix ans plus tard. Entre-temps, Alastair Reynolds aura obtenu son doctorat en astronomie, se sera exilé aux Pays-Bas pour travailler dans l'Agence

spatiale européenne et aura vu deux de ses nouvelles figurer dans les anthologies de Gardner Dozois des meilleures nouvelles de l'année.

Après *Absolution Gap*, il a décidé de faire quelque chose de complètement différent : une uchronie décrivant un XX^e siècle différent du nôtre dans un cadre de « *hard SF* ». Le résultat s'intitule *Century Rain*. Nous ne devrions pas tarder à découvrir sa traduction française. ■

JACQUES BAUDOU

Le dernier volume de l'œuvre du « Gorki des Balkans » offre un récit rageur et d'une violente désillusion sur la Russie de Staline Panait Istrati, « l'opposant éternel »

ŒUVRES
de Panait Istrati.

Edition préparée et présentée par Linda Lê, Phébus, « Libretto », volume III, 734 p., 14,50 €.

Composé de romans, d'articles et d'écrits autobiographiques, le troisième et dernier volume des *Œuvres* de Panait Istrati s'ouvre sur *Les Chardons du Baragan*, récit le plus âpre et le plus puissant jamais produit par « le Gorki des Balkans ». Publié en 1928 – l'écrivain a alors 44 ans –, ce livre bou-

leversant – dédié « *au peuple de Roumanie et à ses onze mille assassinés* » sur ordre du gouvernement, en mars 1907 – est une œuvre de maturité pour ce qu'elle rassemble et concentre, dans un souffle juste et profond, de l'univers d'Istrati, des épreuves traversées par cet enfant de la misère et du labeur nomade.

Romain Rolland ne s'y est pas trompé, qui confie à l'ami dont il a encouragé les débuts avoir trouvé dans son livre « *le plus plein, le plus parfait de ce [qu'il a] écrit. La maîtrise absolue* ». Le compliment est sincère. D'autant plus précieux qu'à quelques mois de

là l'estime réciproque qui allie ces deux idéalistes succombera avec fracas du fait de douloureuses vérités énoncées par l'un, refusées par l'autre. La réconciliation aura lieu peu de temps avant la mort d'Istrati, en avril 1935. Ce sera là l'un des rares réconforts d'une fin de vie percluse par la maladie et le dénuement.

L'objet de la rupture – et de la mise au ban instantanée d'Istrati par tous les courants intellectuels hormis les anarchistes – est l'essai autobiographique publié en 1929 (d'abord en extrait dans la *Nouvelle Revue française* puis chez Rieder) sous le titre *Vers*

l'autre flamme. L'ouvrage initial comporte trois volets, dont les deux derniers, *Soviets 1929* et *La Russie nue*, ont été en réalité respectivement écrits par Victor Serge et Boris Souvarine ; Istrati ayant signé l'ensemble pour protéger ses amis.

Près de dix ans avant l'édifiant compte rendu de Gide de son voyage en URSS, *Vers l'autre flamme* est un franc réquisitoire contre le régime stalinien. C'est avant tout le récit, rageur et désolé, d'une violente désillusion ; le dépeçage d'un idéal empoisonné par la morsure du mensonge. En octobre 1927, Panait Istrati quit-

te Paris, invité aux festivités célébrant le dixième anniversaire de la Révolution bolchevique. Son enthousiasme est alors à peine éraflé par les interminables pen-sums officiels qui scandent le voyage organisé. En compagnie du magnifique Nikos Kazantzakis, rencontré dans un hôtel moscovite, le voilà en route pour la Grèce où ils clament leur amour de ce nouveau monde fraternel... aussitôt expulsés du pays pour « *agitation communiste* ».

Les écrivains et leurs compagnes retournent alors en Union soviétique. Ils veulent rencontrer le peuple et s'engagent dans un

périple qui les mène d'Odessa à Kiev, puis en Transcaucasie et à Leningrad.

Au fil du voyage, le régime liberticide montre son vrai visage. Istrati, l'homme candide épris de justice et de beauté, découvre « *le militant racaille* », « *la tourbe bureaucratique* », et le monstrueux asservissement de l'individu au nom de l'idéal collectif. Vols, viols, dénonciations, faux procès, déportations, assassinats : l'écrivain paiera jusqu'à la fin de sa vie la mise au jour de « *la fraternelle saleté* » de cette « *pourriture précoce* ». ■

VALÉRIE CADET

« Viens, je vais te raconter une histoire »

Quelqu'un dit : « *Viens, je vais te raconter une histoire.* » Immanquablement, l'attention s'ouvre. L'œil s'allume. Celui de l'enfant comme du vieillard. De l'ignorant comme du savant. Des Anciens comme des Modernes. Des Papous comme de nous. Universellement, les histoires transportent, à tous les sens du mot. Des mythes aux épopées, des contes aux feuilletons, de la tragédie aux bandes dessinées, des romans aux sitcoms, c'est bien toujours de cela qu'il s'agit : entrer dans une intrigue, s'y laisser prendre, en attendre les rebondissements et le dénouement. Ravi.

Mais, au fond, pourquoi ? Comment ça marche ? Il y a là une énigme. Nous ne sommes certes pas des dieux. Comment se fait-il que leurs démiés nous captivent ? Les naufragés, les empereurs, les criminels ou les sorciers n'appartiennent pas à notre expérience quotidienne – sauf cas particuliers, évidemment. Par quel mystère entrons-nous d'un coup dans leur proximité la plus familière ? Comment expliquer que nous

parvenions si vite à trembler pour des personnages dont tout nous éloigne, et même – bien pire – que nous savons pertinemment ne pas exister ? Comment comprendre cette réalité paradoxale de la fiction, imaginaire évidemment, et malgré tout pourvue de tant d'effets concrets ?

A cette question irritante, simple à formuler, difficile à dénouer, Thomas Pavel a consacré sa leçon inaugurale au Collège de France. Professeur invité (il enseigne à l'université de Chicago), roumain d'origine, français d'adoption, cet esprit subtil est connu pour ses travaux savants et ses analyses virtuoses de la littérature, notamment sur le classicisme et sur le roman français. La leçon inaugurale est un exercice de haut vol : en une heure, à l'adresse d'un public profane, un grand chercheur expose l'état de sa discipline, le sens de son travail, le programme qu'il se fixe. En quelques phrases lumineuses, Pavel a choisi de proposer une clé possible de notre énigme.

Nous ne sommes jamais réductibles, souligne-t-il, à nos connaissances ou à notre mode de vie. Notre moi demeure

toujours plus ou moins « flottant », à distance de cet ensemble de gestes – travail, habitudes – qui nous collent à la peau. Dans cet écart se trouve la possibilité de bouger, d'oublier notre quotidien pour partager les expériences humaines de personnages en apparence terriblement lointains. Délaissant l'environnement immédiat, notre moi flottant part naviguer chez

CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

ces dieux si humains que sont les héros de fiction.

Voilà pourquoi le sort de Britannicus nous captive dès que Racine le raconte. Jamais nous ne fûmes ni empereurs ni romains. Jamais nous ne parlâmes en alexandrins. Jamais non plus nous n'avons éliminé physiquement nos adversaires – sauf cas particulier, d'ailleurs. Malgré tout, les tourments de Junie nous parlent, la décision de Néron nous tourmente. Ces

personnages, soudain, sont proches. Il en va de même pour Tartuffe, Lucien de Rubempré ou Jean Valjean. Chacun allongera la liste à son gré, indéfiniment.

Certes, l'énigme n'a pas disparu. Mais une lumière nouvelle est jetée, avec autant d'élégance que de force. Cette leçon inaugurale s'inscrit dans un important tournant, déjà amorcé chez Roland Barthes, mais qui apparaît ici en toute clarté. S'écartant la rude et froide analyse des textes, l'obsession des structures, les sophistications de la généalogie. S'approche l'expérience du lecteur, de son plaisir, de son abandon au récit. Au souci des formes se substitue l'attention aux affects. On s'en plaindra d'autant moins que ce changement de fond s'accompagne d'une mutation des styles. S'éloignent, enfin, les tarabiscotages diafoiriens, les gongorismes arrogants.

Il n'y pas si longtemps, ils étaient pourtant légion. Dans l'analyse des récits, plus généralement dans les sciences humaines, souvent on se croyait savant en n'étant qu'obscur. Un demi-néant passait pour une

pensée, à la condition d'être terriblement emberlificoté. De nombreuses études réussissaient donc la prouesse d'être la fois vides et pesantes. Un lexique de torture, en vigueur chez quelques adeptes sado-maso et fiers de l'être, servait à négliger pompeusement des évidences bêtes et massives : l'existence des lecteurs, celle de leurs humeurs, émotions et sentiments. Cette époque grillagée s'estompe. Pas de regrets. ■

COMMENT ÉCOUTER LA LITTÉRATURE ?

de Thomas Pavel.

Collège de France/Fayard. « *Leçons inaugurales du Collège de France* », 50 p., 10 €.

A signaler dans la même collection : *Architecture : figures du monde, figure du temps*, de Christian de Portzamparc, (80 p., 10 €) et *L'Anthropologie cognitive à l'épreuve du terrain*, de Maurice Bloch, (64 p., 10 €).

Cette chronique s'interrompt et reprendra le 25 août.

Stieg Larsson et Leif GW Persson interrogent et explorent les zones d'ombre et les tabous de la société suédoise

L'envers du paradis

LES HOMMES QUI N'AIMAIENT PAS LES FEMMES (Mån som hatar kvinnor) de Stieg Larsson.

Traduit du suédois par Lena Grumbach et Marc de Gouvenain.
Actes noirs. Actes Sud. 576 p., 22,80 €.

SOUS LE SOLEIL DE MINUIT (En annan tid, ett annat liv) de Leif GW Persson.

Traduit du suédois par Philippe Bouquet.
Presses de la Cité. 456 p., 20,50 €.

Manifestement, l'habitude se perpétue : l'assassinat en pleine rue, à Stockholm, du premier ministre Olof Palme, le 28 février 1986, a provoqué un traumatisme qui pousse de plus en plus d'auteurs à se demander ce qui a bien pu dérapé dans l'organisation sociale et politique du pays. A cet égard, *Millennium*, la trilogie romanesque de Stieg Larsson, s'annonce exemplaire, à en juger d'après ce premier volume, *Les hommes qui n'aimaient pas les femmes*, qui inaugure une nouvelle collection de romans policiers chez Actes Sud.

Les requins se valent

Stieg Larsson, né en 1954, est l'ancien rédacteur en chef d'une revue, *Expo*, qui se veut aussi un « *observatoire des manifestations ordinaires du fascisme* ». Il est décédé brutalement en 2004 après avoir achevé sa trilogie romanesque. Dans le premier volume on assiste aux déboires de Michael Blomkvist, journaliste économique réputé, codirecteur de la revue *Millennium*, qui s'en est pris à un requin de la finance, un certain Wennerström, sans avoir assez de preuves pour étayer des accusations pourtant parfaitement fondées. S'ensuit un procès que Michael perd. Il est condamné à une lourde amende et à une courte peine de prison. Mais ce sont surtout les finances et la crédibilité de son journal qui sont menacées. Une aide inespérée vient d'un certain Henrik Vanger, vieux capitaine d'industrie qui règne en patriarche sur un empire déclinant.



Un quartier de Stockholm à la tombée de la nuit. IAN BERRY/MAGNUM PHOTOS

Vanger, outre ses affaires, a une obsession : trouver une explication à la disparition de sa nièce préférée, de nombreuses années auparavant, lors d'une réunion familiale sur l'île qui a servi de berceau à son empire. Blomkvist va accepter ce travail de recherche : il a cru comprendre que Vanger et Wennerström sont ennemis de longue date, et qu'il tient là l'occasion de prendre sa revanche.

Vanger semble incarner un capitalisme à la papa presque sympathique comparé aux nouveaux maîtres de l'économie. Mais l'enquête que va mener Michael Blomkvist, aidé d'une étonnante punkette, réveille des zones d'ombre

de l'histoire suédoise : l'existence d'un parti nazi pendant la seconde guerre mondiale, les mesures d'eugénisme à l'égard des handicapés... Sans déflorer l'histoire de la disparition de la nièce Vanger, fil directeur de cette intrigue captivante, on peut dire qu'en fin de compte l'idée qu'il ait pu exister un modèle économique respectueux des valeurs humaines est battue en brèche : les requins se valent à toutes les époques.

Leif GW Persson est un criminaliste réputé, mentionné à ce titre dans le roman de Stieg Larsson. Mais il a aussi publié plusieurs romans, dont le précédent traduit en français, *La Nuit du 28 février* (Presses de la Cité, 1999) est consacré à l'affaire Palme. Ici c'est d'une

affaire plus ancienne qu'il s'agit, une prise d'otages sanglante à l'ambassade de RFA de Stockholm en 1975. Au début on pense que Persson se contente de fustiger l'incompétence de la police dans l'enquête. Puis un statisticien est poignardé chez lui, et, là aussi, les enquêteurs, tout occupés qu'ils sont par l'affaire de l'ambassade, se montrent parfaitement inefficaces. On finit par comprendre que les deux cas sont liés mais, bien sûr, la raison d'Etat va prendre le pas sur la vérité. Que le pouvoir économique ou politique ait toujours le dernier mot, on s'en doutait déjà, mais dans les deux cas la démonstration est d'une efficacité impressionnante. ■

G. ME.

Les surprenants objets littéraires de Félix Jousserand

Un roman noir en puzzle

DUM DUM de Félix Jousserand.

Mis en musique par Artaud et illustré par Thierry Guitard, B-flat Recording.
Livret BD de 44 p. et un CD, 23,58 €.

Musi-poèmes ? Opéras parlés ? Polars rythmiques ? Voilà huit ans que Félix Jousserand produit d'étranges objets littéraires dont le nom reste à inventer. Si ce jeune homme de 28 ans fraye avec la scène « slam », il en récuse l'étiquette : son travail pointu est le contraire d'un art instantané. Tout commence par des fragments d'écriture, un grand « fourre-tout ». Chaque texte répond à une unité de sensation et de souffle, transmise à l'auditeur au cours de séances de récitation accompagnées par un musicien. Félix Jousserand restitue les creux du discours médiatique, les impressions captées dans « *les larges étendues désertes entre les villes* », les éclats de la langue des banlieues et la logorrhée publicitaire ou technocratique, les faits divers... Cet étonnant kaléidoscope de l'univers contemporain n'attendait plus qu'un éditeur.

Le responsable de la « Série noire » chez Gallimard, séduit, souhaitait une refonte des textes pour obtenir un polar classique. Mais le jeune auteur n'a pas renoncé à la narration en puzzle. Celle-ci épousant la logique d'un album plutôt que d'un roman, c'est une maison de disques qui finit par s'atteler au projet, y adjoignant un compositeur, Artaud, et

un illustrateur, Thierry Guitard. Le résultat est unique : texte, son et image composent une entité envoûtante. L'imagination de chacun se glisse entre les interstices de la narration pour élaborer sa propre intrigue.

A première vue, « Dum dum » est un hommage au roman noir américain : les illustrations lorgnent du côté des *detective stories* américaines des années 1950. La musique, mélange de jazz électronique et de classique, évoque une bande originale de film. Quant au texte, il explore l'univers du polar, en déclinant tous les clichés : les femmes fatales (« A la Seine »), le méchant (« Supervillain »), sans oublier le « Décor » d'une périphérie louche. Mais le propos va plus loin.

« Hors-norme textuel »

Si Félix Jousserand a voulu mettre en lumière les faits divers, c'est pour se livrer à une exploration du réel tout en « *désamorçant les lectures partisanes* ». Pas de roman à thèse, donc, mais un intérêt pour les « *à-côtés du récit* », les détails, les gros plans. Rarement écriture aura autant imité la cinématographie.

A force d'acuité, Félix Jousserand atteint parfois à la poésie pure, celle de ces espaces rurbains irréels où « *les funéraires se construisent en bordure des zones industrielles/l'université adossée au multiple* ».

L'auteur-interprète estime accomplir un acte « *à la fois littéraire et politique* ». Littéraire au sens strict : inspiré

par Faulkner, il livre des histoires simples où « *la forme découle du fond* ». Politique au sens large, pour être « *totallement aux prises avec le réel* ». S'il faut lui trouver une filiation, on la cherchera du côté des ovnis sonores produits par Léo Ferré dans les années 1970, en collaboration avec le groupe Zoo (« *Amour anarchie* »...). Félix Jousserand préfère se réclamer des moralistes du XVII^e siècle, ou du satiriste autrichien Karl Kraus, qui, dans les années 1930, concevait des « *conférences-performances* » comiques et violentes, à partir de textes dénonçant les pièges du discours journalistique et la montée du nazisme.

« Dum dum » connaît un succès mérité. Pour la première fois, le grand public découvre une veine littéraire que les Anglo-Saxons connaissent depuis longtemps sous le nom de « *spoken word* ». On a vu ainsi Lydie Salvayre s'associer à deux reprises au guitariste Serge Teyssot-Gay, et des éditeurs comme Al Dante ou Naïve se lancer dans ce type d'expériences. Félix J. a lui-même créé une petite structure éditoriale (« *Spoke* ») destinée à promouvoir le « hors-norme textuel ». Son prochain projet évoquera les enfants perdus, et l'« *incompréhensible beauté de la grande banlieue* ». ■

F.C.

Performances le 5 juillet au festival Jazz à Vienne et le 4 septembre au festival « *Jazz à La Villette* ».

Un drame familial caustique et captivant

Linge sale et famille

LES FRÈRES INDIGNES d'Ingrid Noll Rabenbrüder.

Traduit de l'allemand par Johannes Honigmann
Jacqueline Chambon. 244 p., 16 €.

C'est l'histoire de Caïn et Abel transposée dans la bourgeoisie allemande contemporaine. Paul et son frère cadet Arnim se jalousent cordialement. Paul, la quarantaine, est avocat. Il s'appelle en fait Jean-Paul, en hommage au poète allemand, et il mène à Mannheim une existence un peu morne avec son épouse Annette, qui a une situation professionnelle beaucoup plus enviable que la sienne. Quant à son frère Achim (en hommage à Achim von Arnim), concessionnaire automobile, il est l'opposé de son aîné, volubile, charmeur, joueur et de plus excellent cuisinier.

Depuis leur petite enfance ils se sont toujours disputé l'amour de leur mère, qui les berçait en leur chantant des lieder de Schubert. Le père maniaque et grognon, uniquement passionné de généalogie, ne compte pas. Achim est persuadé que Paul, l'aîné, a toujours été le vrai chef de famille, le seul qu'on ait toujours pris au sérieux. Paul sent bien que Achim a toujours été le chouchou à qui on passe tous les caprices. Il n'y a là rien qui puisse constituer la matière d'une intrigue policière si n'intervenait cette invention diabolique, dont il faudra bien un jour mesurer les effets sur l'évolution des rapports familiaux en

général et celle du roman policier en particulier : le téléphone portable.

A cause d'un appareil malencontreusement branché, Annette, la femme de Paul, apprend que son mari la trompe et qu'il a projeté un petit voyage en Andalousie avec sa maîtresse pendant qu'elle-même devrait se rendre aux Etats-Unis. Elle mijote sa vengeance. Mais dans la voiture qui les conduit tous les deux à l'aéroport pour des destinations différentes, le téléphone, encore lui, sonne. C'est la mère de Paul qui appelle pour prévenir que son époux vient d'être victime d'un infarctus. Il est déconseillé, dangereux, et d'ailleurs illégal, de téléphoner en conduisant. Et c'est l'identifiant.

Paul et Annette s'en tirent bien, mais leurs projets tombent à l'eau. Annette ne peut plus mettre en œuvre sa vengeance et Paul doit renoncer à son escapade. Le père, pendant ce temps-là, meurt mais tout le monde s'en moque. Et alors, direz-vous, il n'y a toujours pas là matière à une enquête criminelle. Pourtant l'histoire se termine par un carnage...

C'est à la fois caustique et captivant même si l'enquête n'aura pratiquement pas lieu. *Les Frères indignes* est le huitième roman, le cinquième à être traduit en français, d'une romancière d'expression allemande, née à Shanghai en 1935 et qui fait preuve d'un humour noir que l'on pourrait qualifier de britannique pour décrire le huis-clos familial. ■

G. ME.

ZOOM



HARJUNPÄÄ ET LE PRÊTRE DU MAL de Matti Yrjänä Joensuu
Un cinglé qui se prend pour le prophète

d'une nouvelle divinité tellurique se croit obligé de procéder à des sacrifices humains en poussant des gens sous le métro. Harjunpää, le policier mélancolique d'Helsinki

en avait déjà vu de drôles mais cette affaire-là dépasse les bornes. Joensuu, inspecteur divisionnaire au sein de la brigade criminelle d'Helsinki, a su faire de son héros un des personnages les plus attachants de la littérature policière actuelle dans des récits baignés d'une inquiétante étrangeté. *G. Me*

Traduit du finnois par Paula et Christian Nabais, Gallimard, « Série noire », 370 p., 19,90 €.

HORREUR BORÉALE d'Asa Larsson
Cap au nord à Kiruna en

Laponie suédoise où sévit un autre cinglé de la religion Viktor Strandgård, mort deux fois. La première fois renversé par une voiture il est revenu d'un coma dépassé mettant à profit son expérience pour se présenter comme un nouveau messie. La deuxième fois, il a été sauvagement assassiné dans l'église où il officiait. Premier roman traduit d'une juriste née à Kiruna, le livre a obtenu le Prix du roman policier suédois. *G. Me*

Traduit du suédois par Philippe Bouquet et revu par Paul Dott. Gallimard, « Série noire », 340 p., 21 €.

MEURTRE À L'HÔTEL DU BOSPHORE d'Esmahan Aykol
A l'occasion du tournage d'un film allemand à Istanbul, Kati Hirsschel, une Allemande établie en Turquie où elle a ouvert une librairie, retrouve sa vieille amie Petra Vogel, actrice célèbre en Allemagne. Mais la joie des retrouvailles est vite gâchée par l'assassinat du réalisateur Kurt Müller. L'auteure née en Turquie en 1970 vit entre Berlin et Istanbul. *G. Me*

Traduit du turc par Alfred Depeyrot, Buchet Chastel. 260 p., 15 €.

LES CUISINES DU DIABLE d'Alain Germain
C'est fou ce qu'on peut faire avec un livre de recettes, venger les morts de la Saint-Barthélemy ou se transformer en tueur à gages. Un polar qui nous promène avec panache des cuisines d'un chef étoilé aux secrets de Catherine de Médicis dans une enquête gastronomique historique et savoureuse. *G. Me*

Le Masque. 322 p., 17 €.

AGENTS SECRETS DANS LA GUERRE FROIDE
Anthologie rassemblée par Jacques Baudou

Après les agents secrets dans la Grande Guerre, et les agents secrets face à l'Europe nazie, ce troisième volume était le plus attendu, l'époque des chefs-d'œuvre du roman d'espionnage parmi lesquels on retrouve des classiques comme *Vivre et laisser mourir* de Ian Fleming ou *Ipcress danger immédiat* de Len Deighton mais aussi de véritables perles moins connues comme *Le Vertige de minuit* du Tchèque Egon Hostovsky. *G. Me*
Omnibus, 990 p., 27 €.

Le dernier ouvrage d'un grand érudit, spécialiste de Sade, des Lumières et de la Comédie-Française

Lever, la passion du Français

GRANDE ET PETITE HISTOIRE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE
Le siècle des Lumières 1680-1799 de Maurice Lever.

Fayard/France Culture, 552 p., 25 €.

Il est des passions inextinguibles. C'est à Alexandrie, où il s'était réfugié avec les siens, fils d'un homme d'affaires juif séfard qui faisait ainsi devant le péril nazi un brutal retour aux sources, que le jeune Maurice Lever découvre le théâtre au hasard d'une tournée de Louis Jouvet, interprétant *Knock* et *Dom Juan*. De retour à Paris à l'automne 1950 – il n'a que 15 ans – il retrouve son idole, dans *Tartuffe* cette fois, mais hante surtout désormais ces temples de l'illusion dont la fascination, pour les planches comme pour les coulisses, ne le quittera plus.

En marge de son œuvre d'historien – biographe inattendu d'*Isadora Duncan* (1987), il signa les deux volumes de référence sur Sade (1991) et, plus récemment, Beaumarchais (1999-2004), deux des maîtres de la scène française du XVIII^e siècle, son ère de prédilection, et proposa une stimulante synthèse sur *Théâtre et Lumières. Les Spectacles de Paris au XVIII^e siècle* (2001) –, Maurice Lever eut à cœur de faire partager son goût du spectacle vivant. En intégrant le genre aux anthologies thématiques qu'il signa avec autant de science que de clairvoyance comme en composant, pour Radio France, un feuilleton dont une ironie cruelle l'empêcha de voir le terme, puisque la moitié seulement des quarante épisodes sur l'histoire de la Comédie-Française, des origines à la réunification de la troupe aux dernières heures du Directoire, était diffusée sur France Culture lorsqu'il disparut fin janvier 2006, laissant le plus vivant des manuscrits posthumes.

Qu'on en juge ! Conçus comme autant de saynètes radiophoniques, les chapitres de cette *Grande et petite histoire de la Comédie-Française* jouent d'un savant montage entre la parole d'un narrateur qui conduit le propos, des dialogues restituant les enjeux et débats avec une variété de tons interdite à la plume de l'essayiste, et des extraits des pièces du répertoire créées ou reprises à l'occasion des quarante moments choisis pour jalonner le premier siècle de l'institution. Ainsi entend-on du Molière, du Racine et du Voltaire, bien sûr, mais aussi des petits maîtres



Une représentation à la Comédie-Française, en 1780. AGK-IMAGES

oubliés tels M. de La Montagne ou Charles Collé...

Le tour de force tient à l'élégance du propos. Qu'il compose un face-à-face entre Adrien Lecoureur et son amant Maurice de Saxe, qu'il s'invite – et nous convie à le suivre – dans le salon de M^{me} Geoffrin ou au café Procope, qu'on assiste à son côté aux répétitions, qu'on suive les protecteurs dans les loges où se jouent certaines distributions, qu'on monte sur scène pour l'apothéose du « Sophocle français » (même si l'histoire littéraire peine à enterrer le parallèle entre l'antique *Antigone* et l'*Irène* de Voltaire), ou qu'on se contente de commenter dans la rue où s'enflent les

cabales nées parfois dans l'alcôve la saison en cours, c'est bien l'esprit des Lumières qui fait mouche.

Magie contagieuse

Avec l'érudition passionnée qui fut sa marque, Maurice Lever s'abandonne sans réserve à la poésie que le lieu lui inspire et qu'il célèbre avec une langue souverainement élégante, adaptée qui plus est aux silhouettes qu'il convoque, acteurs et témoins historiquement attestés (Marmontel, La Harpe, M^{me} Campan comme la Clairon, Fabre d'Églantine ou Mercier, jusqu'à Louis XVI et Marie-Antoinette) – ainsi, c'est Talma qui a logiquement le mot de la fin quand son-

ne l'heure de Bonaparte – ou comparses inventés pour les besoins de l'échange...

Mais qu'il campe un Voltaire protecteur conseillant un Lekain débutant, qu'il célèbre la victoire de l'acteur débarrassé de la compromettante proximité des spectateurs habitués aux banquettes qui sur scène ruinent l'illusion théâtrale (1759), qu'il s'amuse à faire une scène de comédie, dont Beaumarchais est le protagoniste, en un pastiche audacieux, qu'il donne la parole à un Sade désabusé qui déplore que « la parole a [it] pris le pas sur l'écrit », à un Robespierre soucieux de défendre les comédiens – sans parvenir à obtenir le maintien du privilège de l'institution – quand Olympe de Gouges fulmine contre la frilosité d'un théâtre qui déprogramme comme « *drame séditieux* » son *Esclavage des Noirs* ou *L'Heureux Naufrage* et dénonce la « tyrannie » de « *l'aréopage comique* », Lever fait mieux que des gammes ; il rend hommage à un lieu et un mode d'expression dont la mémoire est ainsi préservée et dont la magie grâce à lui s'avère toujours contagieuse.

Qui peut croire que le rideau soit seulement tombé sur un artiste si virtuose ? ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Une histoire de l'opéra italien en France

On a pu caricaturer la résistance, unique en Europe, du public français des Lumières à l'opéra italien, en y lisant une expression exacerbée d'une conscience nationale aux relents xénophobes. On a eu tort. C'est tout le talent d'Andrea Fabiano, auteur d'une « *Querelle des Bouffons* » dans la *culturelle française du XVIII^e siècle* (CNRS éd., 2005), de dépasser la

querelle entre « piccinistes » et « gluckistes », pour mieux pointer là une altérité anthropologique entre poétique et dramaturgie. Une étude neuve et essentielle.

Histoire de l'opéra italien en France (1752-1815). Héros et héroïnes d'un roman théâtral, d'Andrea Fabiano. CNRS éd., « *Sciences de la musique/Études* », 296 p., 28 €.

Un ouvrage sur le théâtre qui fera date
L'œil du public**QU'EST-CE QUE LE THÉÂTRE ?**

de Christian Biet et Christophe Triau.

Postface d'Emmanuel Wallon, Gallimard, « Folio essais », 1 050 p., 13,50 €.

L'ouvrage a de quoi effrayer autant par sa taille, que par son titre, qui témoigne d'une ambition encyclopédique. Mais, *Qu'est-ce que le théâtre ?* ne vient pas s'ajouter à la liste des dictionnaires de l'art dramatique et donner une nouvelle définition de termes tels que « didascalies » ou « drame ». Et il n'a d'encyclopédique que la visée.

Ses auteurs, deux universitaires spécialistes du théâtre classique, mais qui ont étendu au-delà du champ de leur recherche, ont fait la somme de nombreuses connaissances littéraires, historiques et scientifiques, pour accomplir leur dessein : étudier le théâtre, en tant que performance (ou événement spectaculaire), sous toutes ses formes, du théâtre amateur aux *autos sacramentales*, de l'Antiquité aux spectacles les plus récents. Sous toutes ses formes, et sous tous ses aspects, matériels aussi bien que sociaux. Ils ont ainsi considéré le théâtre d'abord comme édifice, afin d'étudier, à travers différentes

époques, sa place dans la cité. Ils font une large place aux progrès techniques, comme le montre le long développement consacré à la perspective. Mais *Qu'est-ce que le théâtre ?* n'est pas plus un ouvrage historique qu'un dictionnaire. Et les connaissances des deux auteurs servent leur perspective propre, dans la lignée de ceux qui refusent « de résumer le théâtre aux textes dramatiques », mais le considèrent comme un tout. Ainsi, dans une étude très intéressante de *L'illusion comique* de Corneille, les auteurs montrent comment le dramaturge lui-même prenait acte de l'illusion née de la perspective et jouait « *des points de vue multiples* » qui en naissaient.

« Point de vue » est un terme essentiel. Christian Biet et Christophe Triau ont choisi d'étudier le théâtre sous un angle particulier : celui de la réception. Ils tentent de répondre à la question que pose leur titre du point de vue du spectateur ou du lecteur de théâtre. Là réside l'originalité de leur monumental ouvrage : le théâtre suppose un double espace, celui des praticiens et celui des spectateurs, entité forcément plurielle, jamais passive, et dont l'activité bien spécifique mérite d'être étudiée. Et, ce qui peut-être constituer « *l'essence impossible du théâtre* », ce sont ces « *pers-*

pectives croisées » des spectateurs et des différents praticiens.

Si l'angle est nouveau, la méthode aussi : Christian Biet et Christophe Triau n'hésitent pas à recourir à l'anthropologie, à la sociologie et à l'histoire littéraire. Nouveaux aussi les concepts que se forgent les deux auteurs pour penser l'art dramatique : la lecture du premier chapitre, où sont posées les définitions de termes tels que « lieu théâtral », « lieu scénique » ou « espace dramatique », est indispensable à la compréhension des suivants. Lecture aride, certes, car peu d'exemples viennent éclairer la pure théorie, mais essentielle pour les curieux de théâtre, par son approche neuve et sa perspective originale. Prendre le point de vue du spectateur permet de reconsidérer certains points problématiques de l'art dramatique, et de les éclairer différemment. Ainsi de l'illusion, éternelle arlésienne du théâtre. Les deux auteurs confrontent les théories du théâtre, d'Aristote à Stanislavski, avec sa réalité matérielle, pour montrer que l'illusion est un vœu pieux des théoriciens. Car le théâtre, où illusion et distance alternent, est discontinuité : « *Art de la suprême conscience, le théâtre est aussi plaisir sans conscience (...)* et l'on ne s'en plaindra pas ! » ■

MARION FAURE

L'oeuvre théâtrale de Michel Vinaver enfin éditée
Naissance d'un classique**THÉÂTRE COMPLET (en 8 volumes)**

de Michel Vinaver.

Actes Sud et L'Arche Editeur, 2002-2005, de 18,50 € à 25 €.

Pour un auteur, c'est souvent la consécration, et Michel Vinaver ne fait pas exception : la publication des œuvres complètes du dramaturge coïncide avec la pleine reconnaissance de son talent. Pourtant, malgré l'âge de l'auteur, né en 1927, et celui de sa première pièce, écrite en 1955, cette reconnaissance est toute fraîche, et Michel Vinaver semble un écrivain neuf...

La scène française, qui aujourd'hui l'accueille à bras ouverts, a tardé à lui faire sa place. Après *Les Coréens*, créés en 1956 par Roger Planchon, *Les Huissiers* et *Iphigénie Hôtel* durent attendre vingt-trois et dix-huit ans avant d'être représentés à leur tour. Pendant dix ans, il se tut, se contentant d'être Michel Grinberg, PDG de Gillette France, avant de reprendre la plume, en 1969, et d'aborder, avec *Par-dessus bord*, l'un des sujets qui l'inspira le plus : les bouleversements du monde de l'entreprise. La lecture de son *Théâtre complet* permet de suivre cette évolu-

tion. Ces huit beaux volumes noirs mettent aussi en lumière la profonde unité de son écriture. Une continuité qui fait naître un paradoxe : auteur neuf, Michel Vinaver fait en même temps figure de classique. Aujourd'hui, son écriture fragmentée, qui entrelace les répliques, mêlant plusieurs dialogues ou plusieurs scènes, n'est plus considérée comme une difficulté. Face aux audaces des écritures contemporaines de Michel Vinaver, sans être banal, s'impose comme familier. Ses pièces possèdent de plus ce qui fait tous les classiques : des sujets qui, pour être ancrés dans une actualité désormais devenue Histoire, gardent pourtant toute leur force.

L'œuvre du dramaturge est empreinte d'humanité et d'espoir. Depuis *Les Coréens* jusqu'à *11 septembre 2001*, sur fond de guerre ou de terrorisme, la vie continue. Sans excès de violence ni de mièvrerie. La vie, qui fait manger de la chair humaine pour survivre après un crash aérien (*L'Ordinaire*, tiré d'un fait divers) ; la vie, qui repose parfois sur d'infimes détails, telle l'indigestion d'un enfant qui garde sa mère à la maison le matin du 11 Septembre. Que l'on ne s'y trompe pas, cependant : même s'il s'intéresse à ce « *qui est reçu généralement comme "allant de*

ZOOM

AVIGNON 2005 : LE CONFLIT DES HÉRITAGES

de Carole Talon-Hugon. Alors que s'ouvre le Festival d'Avignon, un livre vient faire le point sur la polémique qui enflamma l'édition précédente. Carole Talon-Hugon, universitaire spécialisée dans les questions d'esthétique, s'est penchée sur les écrits qui en sont nés. Avec pour but de décrypter les causes d'un antagonisme qui n'est pas né en juillet 2005, mais au XVIII^e siècle. Une thèse originale : en 2005, deux visions de l'art s'opposant, autour des notions de plaisir esthétique et de génie de l'artiste, Avignon fut le théâtre d'une querelle de modernes. *M. Fa. Du théâtre* (hors série n° 16). Actes Sud, 64 p., 7,50 €.

AVIGNON. LE ROYAUME DU THÉÂTRE

d'Antoine de Baecque. Le Festival d'Avignon ne cesse de changer. C'est pourquoi une nouvelle édition du volume de la série « Découvertes » Gallimard y est consacré. Tout en conservant les pages sur ses origines et son histoire, l'historien et critique Antoine de Baecque a enrichi son ouvrage de tout ce qui a fait le Festival ces dix dernières années. *M. Fa. Gallimard, « Découvertes », 128 p., 11,90 €.*

QUAND MÊME,

de Danièle Sallenave. L'écrivain et universitaire Danièle Sallenave n'avait jamais publié de textes de théâtre. Pourtant, elle en écrit depuis plus de vingt ans. C'est ce que l'on découvre avec les cinq pièces réunies dans ce recueil inégal, où l'auteur s'essaie à tous les genres, des saynètes mystérieuses de *Regarde, regarde de tous tes yeux*, aux *Parentèses orphelines*, dialogue à la Sarraute, le brio en moins. Danièle Sallenave a reçu pour ce recueil le prix Marguerite-Duras. *M. Fa. Gallimard, « Le Manteau d'Arlequin-Théâtre français et du monde entier », 248 p., 21 €.*

Rectificatif

Dans notre entretien avec Yves Bonnefoy (*Le Monde des livres* du 30 juin), une partie de son propos a été présentée par erreur en caractères gras, comme s'il s'agissait d'une question. Ce passage se situe au bas de la première colonne, commence par : « *De ces beaux mythes...* », et se termine par : « *... si même on ne l'aime pas ?* »

soi » (1), le théâtre de Michel Vinaver n'a rien d'un théâtre du quotidien, et *11 septembre 2001*, collage des propos prononcés avant, pendant et après les attentats, n'a rien d'un documentaire. Le dramaturge ne montre pas la violence sans médiation. Au contraire, son écriture déjoue les pièges du réalisme comme ceux de l'engagement. Son souci du style et son humanité interdisent qu'on ne voie en lui qu'un auteur qui écrit sur son siècle. Et ils donnent à l'œuvre de Michel Vinaver sa jeunesse : l'éternelle jeunesse des classiques. ■

M. FA.

(1) « *Auto-interrogatoire* » (1978), cité dans le fascicule qui accompagne le *Théâtre complet*.

ÉCRIVAINS

Les Editions Amalthée recherchent de nouveaux auteurs

Envoyez vos écrits :
Editions Amalthée
2 rue Crucy
44005 Nantes cedex 1
Tél. 02 40 75 60 78
www.editions-amalthee.com

David Peace

L'Histoire,
au-delà des
apparences

Pratiquement toute son œuvre s'inscrit dans les paysages miniers du Yorkshire. Dans « GB 84 », ce romancier anglais décrit les ultimes soubresauts de la classe ouvrière britannique

La légende veut que son goût pour l'écriture soit né d'un traumatisme enfantin. Quand il avait 10 ans, David Peace aurait imaginé que son père était le fameux « Eventreur du Yorkshire » qui terrorisait la région où il assassina treize femmes dans les années 1970, déjouant pendant très longtemps toutes les enquêtes policières et plongeant la population de ce coin du nord de l'Angleterre dans une véritable paranoïa. Il y aurait bien là en effet de quoi susciter une vocation d'auteur de romans policiers. La thèse paraît d'autant plus crédible que les quatre premiers romans de David Peace, regroupés en un ensemble intitulé *The Red Riding Quartet*, constituent une chronique d'une noirceur effrayante de la société des années 1970-1980 dans le West Yorkshire et que l'Eventreur lui-même y tient un rôle non négligeable.

La vérité c'est qu'à Ossett, où David Peace est né en 1967, c'était devenu le jeu favori des gamins de l'école primaire, dans la cour de récréation, de s'accuser mutuellement d'être le fils de l'Eventreur, voire de revendiquer ce genre de lien de parenté pour se rendre intéressant. Que le jeune David Peace ait participé à ce jeu singulier n'a rien d'extraordinaire mais cela en dit long sur le climat de suspicion dans lequel il a grandi. En tous les cas, tout le monde fut bien soulagé lorsque le coupable, Peter Sutcliffe, fut arrêté en 1981.

A 18 ans, David Peace fait ses débuts en écrivant romans et scénarios avec si peu de succès qu'il abandonne rapidement ses projets littéraires pour aller enseigner l'anglais d'abord à Istanbul puis à Tokyo, où il s'est établi depuis une douzaine d'années. Curieusement, c'est le fait de vivre au Japon qui lui a redonné l'envie d'écrire sur l'Angleterre, et plus particulièrement sur sa région natale du Yorkshire, qui sert jusqu'à présent de cadre à tous ses livres. Comme

James Ellroy à qui on l'a souvent comparé, arpenteant le même territoire de Los Angeles, David Peace ancre ses récits fictifs dans un cadre parfaitement délimité, soigneusement décrit qui devient une sorte de laboratoire où se reflètent les évolutions globales de la société.

Le Yorkshire n'est pas seulement célèbre pour son abbaye cistercienne de Whitby, qui inspira, dit-on, son Dracula à Bram Stoker. C'est surtout un bassin minier qui a connu le plus violent conflit social de ces dernières décennies. C'est aussi l'Angleterre du Nord contre celle du Sud, un paysage industriel en pleine déroute opposé à des rivages plus prospères et plus touristiques, les gueules noires contre les yuppies londoniens...

Contexte social

Ce que décrit David Peace avec un sens du détail particulièrement éloquent, c'est un paysage après la bataille, la vision désolante d'une région déshéritée sombrant dans le marasme économique avec son lot de laissés-pour-compte et le cynisme des profiteurs de service. Ce sont des familles tâchant de survivre de maigres allocations de chômage, c'est un décor urbain sinistré qui semble nier l'idée même d'un avenir. Le crime individuel, fût-il l'œuvre d'un redoutable tueur en série particulièrement cruel, devient le symbole le plus évident de la violence des rapports sociaux.

1974, 1977, 1980, 1983, dans leur laconisme, les titres de David Peace indiquent clairement cette volonté de dresser un état des lieux d'une société donnée à un moment crucial de son histoire. Si le premier, 1974, raconte une enquête menée par un journaliste de l'*Evening Post* de Leeds aux environs de Noël, les suivants se démarquent de plus en plus du genre traditionnel tant par le style que par le contenu. Du reste, dès ce premier livre, l'enquête sur plu-



David Peace, mai 2006. DENIS DARZACQ/AGENCE VU

sieurs assassinats de fillettes sert surtout de prétexte à décrire un univers totalement gangrené par la corruption et surtout les agissements de la police, qui n'hésite pas à massacrer tout un campement de Gitans, dont l'emplacement en bordure de l'autoroute contrariait un projet immobilier.

D'ailleurs, le roman policier britannique ne trouve pas vraiment grâce aux yeux de David Peace, à l'exception d'auteurs qui accordent une grande importance au contexte social et politique comme Jake Arnott, qui explore les bas-fonds de Londres, ou Ian Rankin ceux d'Edimbourg. « *La question*, dit-il, est moins de savoir qui a commis le crime que d'analyser les répercussions d'une affaire sur toute une population. » Ses références sont plutôt du côté de la génération des « jeunes hommes en colère » comme Allan Stilltoe ou John Braine, dont il revendique l'héritage, ou d'auteurs comme Beckett, Burroughs, Kawabata ou Dos Passos. « *Je passe beaucoup de temps à recopier des passages entiers des auteurs que j'aime, cela permet de les intégrer, d'en comprendre le fonctionnement, le développement logique.* »

Sans aller jusqu'à reprendre la technique du *cut-up* chère à William Burroughs, David Peace fragmente son récit, le décompose, le reconstruit en mêlant les points de vue narratifs hétérogènes, joue des espaces et même de la typographie, évoluant de plus en plus vers une polyphonie véhémente dont *GB 84*, son dernier roman, semble un aboutissement. On est loin du récit linéaire d'un narrateur omniscient par lequel le lecteur n'a qu'à se laisser docilement guider par la main. Et tant pis pour

« 1974 », « 1977 », « 1980 », « 1983 », dans leur laconisme, les titres de David Peace indiquent clairement cette volonté de dresser un état des lieux d'une société donnée à un moment crucial de son histoire.

lui s'il est parfois un peu perdu, plongé sans ménagement dans un univers chaotique qui se veut le reflet fidèle de notre monde déboussolé... David Peace mobilise des moyens romanesques originaux au profit d'une interrogation sur l'histoire. La classe ouvrière du Yorkshire n'est pas allée au paradis, elle a purement et simplement disparu. Et avec elle les idéaux de justice et de solidarité auxquels elle avait cru. « *J'essaie de comprendre l'histoire cachée sous les apparences. Quand je vois l'invasion de l'Irak, par exemple, je me demande quelle sera l'histoire que je transmettrai à mes enfants. En Europe, la gauche est dans un véritable marasme, les vieux schémas ne fonctionnent plus. Quand on pense à la grève des mineurs de 1984, à ces gens qui se sacrifiaient, qui perdaient de l'argent pendant un an ! Qui oserait à présent faire appel à de tels sacrifices, même pour des questions aussi importantes que la santé ou l'éducation. Aujourd'hui, si vous allez à l'hôpital vous n'êtes plus un patient, vous êtes un client.* »

Quelle histoire racontera donc David Peace à ses enfants nés au Japon et qui sont aussi anglais que japonais ? L'histoire de la mort de la classe ouvrière dans le Yorkshire des années 1980 ? L'histoire contemporaine du Japon ? « *Cela fait maintenant douze ans que je vis à Tokyo et je suis fasciné par cette ville, détruite par un tremblement de terre puis bombardée en 1945.* » Un lieu certainement propice à alimenter une réflexion sur l'histoire.

Si le prochain livre de David Peace est une fois de plus situé dans le Yorkshire puisqu'il est consacré au club de football de Leeds, le suivant sera le premier volume d'une trilogie japonaise, une fresque historique qui débute à Tokyo en 1946 pendant l'occupation américaine. Ce n'est pas l'abandon de la veine anglaise et l'auteur prévoit d'alterner des livres inspirés par le Yorkshire et d'autres inspirés par le Japon. Il n'est pas certain qu'on y trouve plus de raisons d'espérer un avenir radieux. Mais on y trouvera certainement cette même exigence, ce désespoir lucide avec lequel David Peace ne cesse d'interroger le monde dans lequel nous vivons. ■

GÉRARD MEUDAL

Requiem pour la classe ouvrière

GB 84
de David Peace.

Traduit de l'anglais
par Daniel Lemoine.
Rivages, 556 p., 23 €.

C'est le récit d'une guerre, celle qui opposa Margaret Thatcher à Arthur Scargill, président du Syndicat des mineurs de Grande-Bretagne, une guerre aussi violente que la guerre des Malouines qui venait d'avoir lieu deux ans auparavant et dont le gouvernement britannique avait manifestement tiré les leçons.

Le 5 mars 1984, les mineurs de Cortonwood, dans le Yorkshire, se mettent en grève à l'annonce de la fermeture prochaine de leur puits. La Grande-Bretagne, soucieuse de se tourner vers l'énergie nucléaire, a mis en place un vaste plan de restructuration des houillères qui prévoit vingt mille suppressions d'emplois. Pour le bassin minier du Yorkshire cela signifie la mort pure et simple. Les perspectives de reconversion

sont pratiquement inexistantes, surtout à une telle échelle, d'autant que Margaret Thatcher n'était pas particulièrement réputée pour se soucier du bien-être des classes laborieuses. Entre le Syndicat des mineurs (National Union of Mineworkers), la Direction des charbonnages (National Coal Board) et le gouvernement britannique, c'est un bras de fer sans merci qui s'engage.

Étonnant montage de voix

Une semaine après le début du conflit, qui va durer une année entière, la moitié des 187 000 mineurs que compte le pays sont en grève. En bloquant l'extraction du charbon, le syndicat espère paralyser le fonctionnement des aciéries et surtout celui des centrales thermiques qui produisent l'électricité. Pour y parvenir, il faut s'assurer de la solidarité des travailleurs des autres secteurs industriels et surtout empêcher que des mineurs, des « jaunes », continuent de travailler. L'essentiel des efforts du syndicat va donc porter sur

la mise en place de piquets de grève que la police va essayer de démanteler par tous les moyens, y compris les plus violents. Tous les coups sont permis, de l'intervention musclée de la police montée, aux diverses méthodes d'intimidation, de la désinformation au tabassage pur et simple.

A mesure que le conflit se prolonge, la bataille s'étend à tous les terrains, en particulier le domaine juridique et financier. Le gouvernement s'efforce de bloquer les fonds du syndicat qui doit discrètement les mettre à l'abri sur des comptes étrangers et s'emploie à affamer les grévistes en supprimant toute forme d'allocation et en multipliant les pressions financières. Il essaie aussi d'invalider toutes les initiatives du syndicat et de faire déclarer la grève illégale.

Pour rendre compte d'une telle bataille, David Peace a choisi un étonnant montage de voix, celles d'en haut et celles d'en bas, le récit de deux mineurs qui essaient désespérément de sauver leur emploi et celles de deux acteurs essentiels

de cette guerre, Terry, le directeur exécutif du Syndicat des mineurs, et Neil, le chauffeur de Stephen Sweet, l'âme damnée de la Dame de fer.

Sweet, qui se présente comme « *les yeux et les oreilles de Margaret Thatcher* », a tous les pouvoirs et tous les moyens à sa disposition – limousine, hélicoptère, avion, argent illimité pour corrompre, intimider, museler la presse qui d'ailleurs ne semble pas avoir tellement de velléités d'indépendance. De son côté, Terry doit surtout obtenir de nouveaux soutiens et protéger les finances du syndicat...

On est en plein roman noir avec magouilles en tout genre, espionnage (les services secrets sont évidemment sur la brèche) chantage, manipulation, mais l'enjeu cette fois est de taille. La grève des mineurs se soldera par un échec retentissant qui marquera les premiers pas du libéralisme triomphant et ce chant tragique est véritablement un requiem pour la classe ouvrière. ■

G. ME

LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURE

Dis-moi ce que tu lis, de Jorge Luis Borges (Seuil).

Œuvres, de Guy Debord (Gallimard).

Lucie de Syracuse, de Marie Ferranti (Gallimard).

En attendant l'orage, de Graham Joyce (Bragelonne éd.).

Océan Pacifique, d'Hubert Mingarelli (Seuil).

Viol, une histoire d'amour, de Joyce Carol Oates (Philippe Rey éd.).

L'Ombre des voyageuses, de Pierre Pelot (Héloïse d'Ormesson éd.).

ESSAIS

L'Imaginaire métaphysique, d'Yves Bonnefoy (Seuil).

La Démocratie, histoire d'une idéologie, de Luciano Canfora (Seuil).

Correspondance, de Paul Cézanne (Grasset).

L'Envers de la liberté, l'invention d'un imaginaire spinoziste

dans la France des Lumières,

d'Yves Citton (Amsterdam éd.).

Vie et mœurs d'Epicure, de Pierre Gassendi (Les Belles Lettres).

Paul-Albert Février, un historien dans l'Algérie en guerre,

édité par Jean-Marie Guillon (Ed. du Cerf).

cabale et philosophie, de Gershom Scholem et Leo Strauss

(Ed. de l'Éclat).